

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: <i>Pagination continue.</i> | | |

HISTOIRE

CHIMIQUE ET PHYSIOLOGIQUE D'UNE BOUCHEE DE PAIN

(Conférence faite à L'Union catholique de Montréal, le 27 avril 1890.)

MESSIEURS,

En acceptant la gracieuse invitation qui m'a été faite de vous faire une conférence, j'ai dû naturellement me demander quel sujet je pourrais bien traiter qui pût vous être agréable en même temps qu'utile ; car, selon le précepte d'Horace, celui-là emporte tous les suffrages qui joint l'utile à l'agréable. J'ai cru que l'*Histoire chimique et physiologique d'une Bouchée de Pain* remplirait ce double but ; et c'est cette histoire-là que je vais vous conter dans cette conférence. On pourrait, peut-être, me faire remarquer, tout d'abord, que tout le monde connaît parfaitement cette histoire, et que rien n'est plus facile que de la raconter. Pardon, j'ose affirmer que fort peu de personnes la connaissent, et encore bien moins peuvent la conter convenablement ; car il faut être, pour cela, versé dans la botanique, la chimie et la physiologie ; et vous conviendrez facilement, Messieurs, que ces branches des connaissances humaines ne sont pas familières à tout le monde. Voyons donc, sans plus de préliminaires, ce que c'est qu'une "Bouchée de pain," et qu'elle est son rôle dans l'alimentation de l'homme.

Cependant, parlant devant une Association telle que la vôtre, je n'ai nullement la prétention de vous apprendre beaucoup de belles et bonnes choses sur un sujet que, tout abstrus et étendu qu'il soit, nombre d'entre vous, Messieurs, pourraient, sans doute, traiter tout aussi bien que moi ; je ne revendiquerai donc que le modeste mérite de le traiter à ma manière. En tout cas, j'ose compter pleinement sur votre bienveillante attention et sur votre généreuse indulgence.

§ I.

Dire qu'une "Bouchée de pain" est tout simplement un peu de farine cuite portée à la bouche, mâchée, puis avalée et assimilée, serait par trop court et trop facile : on ne traite pas aussi lestement et légèrement un sujet complexe. Vous allez, Messieurs, en juger.

Il nous faut d'abord un morceau de pain, n'est-ce pas ? Supposons le fait de fine farine de froment. D'où vient-il, par quels procédés divers lui a-t-on donné cette consistance, cette forme et cette saveur ? Voilà déjà toute une longue histoire. D'où vient-il, ce pain ? Assurément, il ne suffirait pas de répondre qu'il vient de la cuisine : car le cuisinier vous enverrait chez le boulanger, le boulanger, chez le meunier, et le meunier vous enverrait. . . . promener, peut-être, jusqu'au Manitoba. Vous aurez une réponse bien plus satisfaisante, si, par un beau jour du mois de mai, nous allons faire ensemble une très étonnante expérience dans mon jardin. Nous sommes arrivés devant un petit carré de terre meuble grand, disons, comme un mouchoir de poche. Je tiens dans ma main quelques petits grains de forme ovale que j'ai cueillis l'automne précédent, et qui paraissent tout à fait inertes : mais ne vous y trompez pas, chacun de ces petits grains jaunâtres recèle la vie, comme vous allez le voir en moins d'une semaine. Ces grains, c'est le fruit ou la semence du froment auquel Linnée, le père de la Botanique, a donné le nom scientifique de *Triticum vulgare*, et dont un frère, (soit dit en passant,) est le chiendent *Triticum repens*, du même Linnée. Je jette cette petite poignée de graines de froment dans ce petit coin de terre préparée, et l'y enterre à une profondeur d'à peu près un pouce. Revenons dans 8 jours. Miracle ! La terre nue, il n'y a qu'une semaine, dans le sein de laquelle on avait jeté des grains que l'on croyait inanimés, est maintenant couverte de jolies petites tiges d'un beau vert qui semblent sortir d'une foule de petits tombeaux qu'une force mystérieuse interne aurait brisés. Que s'est-il passé ? Rien moins qu'une merveilleuse résurrection. Ce que l'on croyait mort revient à la vie, croît, se développe, monte et monte encore, et montera jusqu'à ce que chacune de ces petites tiges atteigne une hauteur moyenne de 4 à 5 pieds. Que s'est-il donc passé, se demande-t-on encore, pendant cette courte semaine ? Toute une série de merveilles ! Nous avons dit que chaque grain de froment recélait la vie : il le faut bien puisque les voilà tous revenus à la manifestation de

la vie ! Seulement, la vie en eux, hors de terre était latente ; maintenant elle est active et apparente. Pour cette manifestation de la vie, il ne leur fallait que trois conditions essentielles, conditions *sine quâ non*, comme l'on dit ; c'est-à-dire, un peu de terre qui les recouvre et leur cache la lumière du jour sans les priver d'air ; une douce et bienfaisante chaleur et un peu d'humidité. En d'autres termes : de l'eau, de la chaleur et de l'air. Tels sont les trois agents extérieurs nécessaires à la germination des plantes, et qui ont concouru, simultanément et à énergie presque égale, à opérer dans chaque grain une suite de phénomènes chimiques dans ce grand laboratoire de la nature, résultant de la décomposition, de la fermentation et de la recomposition des molécules dont ces petits corps sont composés. Mais, même avec le concours actif et normal de ces trois influences extérieures physiques, ces grains de froment n'auraient pu germer s'ils n'avaient contenu, en chacun d'eux, un embryon complet et viable. Pour qu'il soit viable et complet, il faut que le grain qui le renferme, comme dans une petite cellule qu'on appelle *nucleus*, soit arrivé à pleine maturité, et qu'il ne soit pas trop vieux.

(1) Je dois vous faire observer qu'en vous parlant, il y a un moment, de phénomènes chimiques qui s'opèrent dans l'acte de la germination, je n'ai voulu inclure que la portion la plus considérable, mais non la plus importante de la graine ; car le contenu de l'utricule primordial ne s'altère pas chimiquement ; tant que la vie y réside, il ne subit que des changements purement physiques, principalement ceux d'enlargement et d'élongation en bas et en haut. Le plan que je me suis tracé en préparant cette conférence et la nature même de mon sujet ne me permettent pas d'entrer dans de plus longs détails sur la physiologie végétale ; qu'il me suffise d'ajouter que les trois agents physiques extérieurs agissant de concert d'une manière presque irrésistible, causent, d'une part, une complète métamorphose et une profonde décomposition des tissus cellulaires qui entourent l'embryon ; d'où une nouvelle substance, d'une apparence laiteuse, se forme, et qui est propre à servir de nourriture au jeune végétal ; et, de l'autre part, un phénomène excitateur sans autre changement encore dans l'embryon lui-même qui est, comme nous l'avons dit, la partie essentielle de la graine ; car elle est le

(1) Cependant, sur ce dernier point, il faut remarquer que la vitalité de certaines graines, comme celle du froment, par exemple, peut se conserver pendant des siècles. On assure que des grains de froment trouvés dans des momies d'Egypte ont germé après avoir été enfermés pendant plus de 3000 ans !

rudiment même de la plante nouvelle. Bientôt la graine se gonfle ses enveloppes se ramollissent et se rompent : c'est au moment de cette rupture que l'embryon apparaît. Il prend, dès lors, le nom de *plantule* qui ne cesse jamais un seul instant de se développer dans toutes les directions, surtout en haut et en bas, jusqu'à sa complète croissance et la pleine maturation de ses fruits. La plantule du froment apparaît comme un fin brin d'herbe d'un beau vert tendre et d'un port droit et ferme. C'est l'unique cotylédon ; car étant une graminée, il appartient à l'importante classe des plantes monocotylédonées. La plantule croît donc constamment et en sens inverse à ses deux extrémités. La partie qui s'élève et cherche la lumière et le grand air est appelée *plumule* ou *gemmule*, ou encore *caudex ascendant*. La partie opposée, au contraire, va s'enfonçant de plus en plus en minces fils déliés mais forts dans la terre, et évite la lumière ; c'est la *radicule* ou *caudex descendant*. Maintenant nous laisserons la plante prendre son plein essor ; et, vers la mi-août, nous la trouverons en pleine floraison ; et, quelques jours plus tard, en parfaite maturité : elle a donc mûri son fruit, ses graines : il ne nous reste qu'à recueillir ces dernières, car elles nous sont absolument nécessaires pour faire notre "Bouchée de pain" de froment. Ces graines se trouvent, comme vous le savez, dans l'épi qui est au sommet de la tige. Chaque graine occupe une petite cellule qui est formée de deux folioles appelées *glumelles*, et, plus intérieurement, de deux petites écailles nommées *paléoles*. Dans chaque épi bien formé et bien fourni, né d'une seule graine, on compte généralement de 30 à 40 grains. Voilà notre moisson faite : elle nous a rapporté, disons 40 pour un ; assez amplement pour faire notre *Bouchée de Pain*, car nous avons bien récolté 4 ou 5 mille beaux et bons grains ; mais elle n'est pas encore faite ; toutefois sa confection ne nous prendra pas longtemps. Le vannage, le nettoyage et le criblage ne nous prendront qu'un instant ; cependant on ne doit point négliger ces opérations : car toutes matières étrangères et tous grains avariés, c'est-à-dire brouis, charbonnés, coulés, échauffés ou charançonnés, doivent être éliminés comme étant impropres à la panification. Cela fait, on les porte au meunier qui introduit ces grains bien sains et pleins entre deux grosses meules à grès grossiers, mais fermes et dont l'une, comme vous le savez tous, tourne par un mouvement rotatoire sur l'autre qui est immobile. Cette opération a pour effet de concasser le grain et de le réduire presque à l'état d'impalpabilité, c'est-à-dire à la condi-

tion de farine. Le blutage vient ensuite qui sépare le son ou débris des enveloppes des grains de la farine proprement dite, qui est composée exclusivement de gluten, d'amidon, de sucre ou de gomme.

* Voici la proportion moyenne de chacune de ces substances constitutives de la farine de froment qui est, de toutes les farines connues, la meilleure et la plus nutritive :

Disons d'abord que, dans 100 parties de farine, il y en a $7\frac{1}{2}$ de gluten : 72 d'amidon ; $5\frac{1}{2}$ de sucre ; 3 de mucilage ou gomme, et 12 d'eau. La plus importante et la plus nutritive de ces substances c'est le *gluten* à cause de sa nature albumineuse, ce qui la rend semblable au blanc de l'œuf. Voici maintenant la composition chimique de chacun des ingrédients que je viens d'énumérer :—Dans 100 parties de gluten, il y en a, *circa*, 50 de carbone, 20 d'oxygène, 8 d'hydrogène et 15 d'azote ou nitrogène. Le reste se compose de soufre, de phosphore et d'autres éléments encore en faibles quantités.—Dans 100 parties d'amidon, il y en a 43 de carbone, 48 d'oxygène et 8 d'hydrogène. La formule est $C_6 O_{10} H_5$.—Dans 100 parties de sucre, dit sucre de fécule, ou sucre mammelonné qui est identique au sucre de raisin, il y en a 40 de carbone, 54 d'oxygène et 6 d'hydrogène.—Dans 100 parties de gomme ou mucilage, il y en a 37 de carbone, 56 d'oxygène et 7 d'hydrogène. La formule, ainsi que celle du sucre, ne diffère pas de la formule de l'amidon, que je viens de donner ; c'est-à-dire $C_6 O_{10} H_5$. Ici, que l'on me permette de faire une remarque de pure chimie. L'amidon, le sucre et la gomme sont évidemment des substances très différentes et cependant toutes les trois contiennent exactement les mêmes sortes d'atomes, c'est-à-dire carbone, oxygène et hydrogène ; et exactement,—ce qui plus est,—le même nombre d'atomes, c'est-à-dire 6, 10, 5 ! Pourquoi donc diffèrent-elles si notablement entre elles ? C'est, sans nul doute, parce que leurs atomes respectifs occupent des *positions différentes* dans leurs molécules ; ce que l'on appelle *positions relatives*, et c'est ce qui constitue la base essentielle de la chimie moderne où les atomes jouent un rôle si important.

Nous avons maintenant un petit sachet plein de belle farine blanche, à moins que nous ne préférions, (ce qui constituerait un pain beaucoup plus nutritif et de digestion plus facile, une farine non blutée ou blutée seulement à demi.) Nous envoyons cette farine au boulanger qui en fera un *frustulum* de pain. Le boulanger, qui le croirait ? est un vrai chimiste pratique... sans le savoir. Il prend notre farine, la délaye dans de l'eau tiède, y met un peu de sel, de la fécule de pomme de terre et que sais-je encore ? peut-être de la *craie*, de l'alun, ou d'autres substances mystérieuses de son grimoire alchimique à lui seul connues ; et enfin il y ajoute une certaine pâte aigrie très essentielle qu'on nomme *levain*, parce que cette substance acide fait *lever* la pâte. Il pétrit le tout ensemble à grand effort de bras, et puis laisse cette pâte molle ainsi pétrie en repos pendant quelques heures. Que dis-je, *en repos* ! elle travaille tout le temps ! le levain, aidé de la levure de bière, produit un phénomène chimique très prompt et assez énergique : il se produit une fermentation active : toute fermentation, il faut le

savoir, est une opération chimique, qui décompose le sucre de la farine et le convertit en alcool et en acide carbonique. L'acide carbonique est un gaz : et, étant ainsi produit sous forme de petites bulles d'air, il cherche, à la façon de tous les gaz, à se dilater, à s'élever et à s'échapper à travers la pâte ; mais le gluten de la farine, qui ne subit aucune décomposition, pas plus que l'amidon, enchevêtre, pour ainsi dire et retient prisonnières ces bulles de gaz, à cause de sa consistance semi-viscide qu'il prend dans la pâte. Ces bulles de gaz se formant promptement et constamment en une multitude de points, il s'ensuit naturellement que toute la masse de la pâte se distend et se soulève ; et, là où l'accumulation des gaz est plus grande, il se forme des boursofflures assez considérables ; il arrive même assez souvent que, la poussée étant plus forte que n'est la résistance, ces boursofflures crèvent et laissent échapper leur contenu. Je dois vous faire remarquer ici que l'action du pétrissage et du *battement* de la pâte n'a d'autre effet que de la rendre parfaitement homogène dans tous ses points. On donne généralement à cette fermentation le nom de *panaire*, bien qu'elle ne soit pas spéciale au pain puisque, en réalité, elle appartient à la fermentation acide et à la fermentation putride qui conjointement produisent des gaz carboniques, ammoniacaux et sulphydriques. C'est à l'action du levain et de la levure de bière, qui ne sont autres choses que des ferments rapides et bienfaisants, que l'on doit la légèreté, la porosité et le goût agréable du pain. Qu'elle est la nature respective, pourrait-on me demander, de ces deux ferments si communs ?

Le levain (*levamen*) est, proprement parlant, une substance albumineuse d'un goût âcre prononcé, contenant une grande quantité de croissances ou corps végétaux cryptogamiques fongueux, sous la forme de très petits globules ou cellules qui, dans des conditions favorables, se multiplient rapidement par le procédé connu sous le nom de bourgeonnement. La levûre de bière (*spuma cerevisiæ*) que les Anglais appellent *yeast* ou *barm*, est une substance écumeuse qui se forme à la surface de la bière, comme son nom l'indique, et qui provient du moût en fermentation première. Elle est de nature mucilagineuse et contient, comme le levain, des substances albumineuses sans la présence desquelles toute fermentation est impossible. La levûre de bière donne au levain une force d'énergie prompte et rapide qu'il ne saurait avoir sans elle. La levûre ne peut se conserver longtemps sans altération : le temps et

l'air la rendent bientôt inerte. Il faut empêcher aussi que le levain ne s'aigrisse trop, car alors les matières auxquelles on le mêle deviendraient malfaisantes. Mais trêve à ces détails. De cette pâte ainsi pétrie et fermentée, le boulanger fait un petit *paton* qu'il place, pour en opérer la cuisson, dans un four préalablement chauffé à une haute température, soit avec du menu bois, soit au moyen d'un courant d'air chaud qui a fait donner le nom d'*aérothermes* à ces fours modernes ainsi chauffés. Pendant que la cuisson s'opère plusieurs phénomènes ont lieu : tout l'alcool et une partie notable de l'eau se vaporisent ; les gaz carboniques et ammoniacaux, retenus jusque-là dans la multitude des petites cavités ou cellules qui se trouvent dans la pâte, s'échappent ; les propriétés nutritives du pain se développent ; le gluten, qui forme presque exclusivement l'enveloppe des cellules, se solidifie tout en laissant aux cellules, qu'occupaient les gaz dont nous avons parlé, la forme qu'elles avaient auparavant. C'est au nombre et à la grandeur de ces cellules que le pain doit sa légèreté et la texture spongieuse qui se voit dans tout l'intérieur de sa masse ; et c'est principalement pour donner au pain cette texture spongieuse, que l'on fait subir à la pâte la fermentation, dont nous avons parlé, et qui rend le pain d'une digestion légère et facile ; car la farine, simplement délayée dans de l'eau et cuite, serait très indigeste quoique très nutritive ; la mastication en serait difficile et longue, et les sécrétions digestives ne la pénétreraient que difficilement et lentement.

Voilà donc notre "Bouchée de pain" toute confectionnée ; mais son histoire n'est pas terminée : loin de là, nous n'en sommes qu'au milieu ou à peu près. Il nous reste maintenant à expliquer quel est le rôle de cette "Bouchée de pain" dans l'alimentation de l'homme, c'est-à-dire dans son assimilation aux différents tissus de son corps.

§ II.

Le morceau de pain est porté à la bouche, qui est l'orifice supérieure du canal alimentaire, par un merveilleux instrument qui se nomme la main humaine. Je dis *merveilleux*, car cette petite partie du corps est peut-être le chef-d'œuvre du Créateur dans l'ordre matériel. Il existe tout un traité spécial, écrit par un Anglais, sur l'admirable structure de cet organe et sur les preuves qu'elle fournit en faveur de l'existence de l'Être suprême et de son infinie

providence. La disposition, l'adaptation et le nombre des muscles, des nerfs et des os de la main de l'homme feront toujours l'étonnement et l'admiration de l'anatomiste. Il n'y a pas moins de 27 os, 28, si l'on compte le petit os sésamoïde, dans ce seul petit organe. Quel jeu merveilleux dans leur agencement ! quelle mobilité et quelle délicatesse extrême dans le doigté ! quelle sensibilité exquise dans les papilles de la pulpe des doigts ! Les doigts de la main sont mus par 27 muscles dont 9 fléchisseurs et 3 extenseurs pour porter ce morceau de pain à notre bouche. La bouche est pour ainsi dire l'antichambre ou le vestibule du canal alimentaire. Elle reçoit d'abord sans distinction, ni résistance, tout ce qu'on lui offre, sauf les substances dont l'odeur repoussante offense le sens de l'odorat qui est placé, comme une sentinelle vigilante, à l'entrée même et un peu au-dessus de la bouche. La matière offerte est déposée sur la langue qui, au moyen de ses innombrables papilles, en discerne vite la bonne ou mauvaise saveur. Le morceau de pain, ne présentant presque pas d'odeur ni de saveur, est volontiers accepté et retenu pour lui faire subir l'opération de la *mastication*, ce qui se fait au moyen des dents, surtout des molaires. L'ensemble des 14 ou 16 dents, (selon l'âge des personnes,) de chaque mâchoire, peut, avec justesse, se comparer aux deux meules d'un moulin à farine. Comme celles-ci ont moulu nos grains de froment par un mouvement rotatoire de l'une sur l'autre, qui est immobile ; de même nos mâchoires vont moudre, ou pour mieux dire mastiquer ce morceau de pain cuit, par une sorte de mouvement de va-et-vient de la mâchoire inférieure qui est mobile, sur la mâchoire supérieure qui est immobile ou à peu près. Pendant l'opération de la mastication qui, soit dit en passant, ne doit jamais être précipitée, excepté dans les buffets des stations de chemins de fer, de peur de manquer le train . . . pendant cette opération, dis-je, la mâchoire inférieure en mouvement continu presse sur deux glandes appelées parotides qui se trouvent un peu en avant et en bas des oreilles, et qui sécrètent un certain fluide qu'on appelle *salive*. Cette substance aqueuse se déverse par de petits conduits dans l'intérieur de la bouche ; et, de là, elle se mêle à la matière en voie de mastication et la prépare pour la *déglutition*, et un peu aussi pour la *digestion* en même temps qu'elle facilite la mastication par le délayage. La langue, elle-même, qui joue un rôle très actif dans l'opération de la mastication par le mouvement flexible et varié de ses muscles, excite aussi l'action sécrétive d'autres glandes que l'on nomme sous-

maxillaires et sous-linguales à raison de leurs positions respectives, et qui fournissent, à leur tour, leur quota de salive. La composition de la salive est comme il suit : Dans 1000 parties, il y en a 995 d'eau ; $1\frac{1}{2}$ de matières albumineuses ; $1\frac{1}{2}$ de matières minérales ; et presque 2 de tissus membraneux, appelés *épithélia*. Notre "Bouchée de pain", bien mastiquée et bien ensalivée, est ramassée en une espèce de boulette par un tour dextrement exécuté de la langue qui la force dans l'ouverture de l'œsophage appelée pharynx. Ayant écarté la luette, la boulette de pain se trouve à l'entrée du gosier ; et, là, une double rangée de muscles ou fibres musculaires appartenant au pharynx les uns placés longitudinalement pendant que les autres sont disposés dans une direction circulaire, vont entrer en fonction après avoir fait franchir, avec succès, l'écueil que présente l'orifice du larynx. La présence de matières alimentaires excite à une action spontanée et toute réflexe ces mêmes tissus musculaires qui à la fois agissent longitudinalement et circulairement ; c'est-à-dire en se resserrant à peu près comme font les doigts quand on ferme la main, et en poussant, de haut en bas d'une manière uniforme et douce, tout ce qui se trouve dans le canal de l'œsophage. On appelle ce curieux et complexe mouvement *action péristaltique* ou *vermiculaire*, parce qu'il ressemble un peu au mouvement du ver de terre qui rampe sur le sol. Telle est l'opération de la déglutition. Voilà notre boulette de pain amenée au bout inférieur de l'œsophage par une action qui est tout indépendante de la volonté, comme d'ailleurs toutes celles qui vont suivre, et que, pour cette raison, on appelle mouvements ou actions réflexes, parce que leurs sensations n'arrivent pas au cerveau, ou plutôt au cerveau : elles sont réfléchies ou retournées vers les fibres motrices des muscles d'où elles prennent leur origine. Arrivée au bas de l'œsophage, la boulette rencontre des bandes musculaires qui tiennent fermé l'orifice de l'estomac et en défendent l'entrée jusqu'à ce qu'une pression quelconque d'en haut force cet orifice à s'ouvrir, et la boulette tombe dans une espèce de sac assez volumineux que l'on nomme estomac. Chez un grand nombre d'animaux, surtout chez les quadrupèdes ruminants, les aliments n'arrivent pas aussi directement, ni aussi lestement dans ce réservoir musculo-membraneux, que chez l'homme. Chez ceux-là, en effet, on observe des antichambres et même des antichambres d'antichambres plus ou moins volumineuses, de l'estomac proprement dit.

Jusque là, la bouchée de pain n'a subi aucune altération appré-

ciable dans sa composition ; elle possède encore intégralement ou à peu près, toutes les qualités physiques qu'elle avait avant son introduction dans la bouche. La saveur, la couleur, le goût, tout y est encore ; mais tout cela va bientôt disparaître ; il n'en restera absolument rien ou presque rien, selon que les matières qui sont admises dans l'estomac sont digestibles ou indigestibles.

Une série de changements chimiques va encore s'opérer ici et jusqu'à la fin. Suivez-moi, je vous prie : nous allons voir des décompositions, des altérations et des combinaisons aussi radicales qu'étonnantes et nombreuses. L'estomac est une vaste cavité, ou sac musculaire et membraneux s'ouvrant, en haut, dans l'œsophage par l'orifice cardiaque, et, en bas, dans le duodénum ou première partie de l'intestin grêle, par l'anneau pylorique. Sa forme est conoïde et allongée, et ressemble assez à la cornemuse des Ecossois. Il jouit de trois principales propriétés physiologiques, savoir : 1o celle de pouvoir se contracter plus ou moins violemment lorsque des aliments ou autres matières quelconques y ont été introduits, et de les rejeter par la voie œsophagienne. C'est ce qu'on appelle régurgitation ; 2o celle de sécréter, pendant la digestion seulement, un jus spécifique acide qu'on nomme suc gastrique qui est l'agent principal de cette très importante fonction ; car, si cette fonction est dérangée, c'est-à-dire notablement accélérée ou retardée, ou arrêtée, tout le corps souffre, le marasme se présente, et la mort peut même survenir à bref délai ; c'est ce que tous les médecins nous disent ; 3o celle d'offrir une sensation, *sui generis*, comme l'on dit, qui est l'appétit ou la faim. L'estomac, à l'état normal, ne ressent pas plus tôt la présence d'un aliment quelconque dans son intérieur que des milliers de très petits tubes ou follicules, qui ont leur origine dans autant de petites glandes logées dans la profondeur des parois membraneuses de l'estomac même et leur embouchure dans l'intérieur de cet organe, se mettent énergiquement à l'œuvre pour sécréter ce suc liquide aqueux et acide, et le mêler aux aliments, pendant qu'un certain léger mais constant mouvement oscillatoire et circulaire d'un d'un côté à l'autre, d'un bout à l'autre, pétrit pour ainsi dire toute la masse et l'imprègne de ce jus gastrique qui va la transformer lentement, mais sûrement. C'est ce qu'on appelle l'opération de la digestion. L'exudation du jus ou suc gastrique peut se comparer à la perspiration qui se fait sur la surface de la peau. Comme celle-ci humecte l'épiderme cutané, de même le suc gastrique humecte la membrane muqueuse de l'estomac. La présence

du jus gastrique a pour premier effet de ramollir et de désagréger, ensuite de transformer peu à peu les aliments en une sorte de bouillie épaisse et grisâtre, que l'on nomme chyme. C'est l'opération de la chymification, qui est un phénomène tout à fait chimique; car, à peu près tous les ingrédients, qui existaient dans notre bouchée de pain, ont été décomposés et de nouveaux corps, avec de nouvelles propriétés tout à fait différentes des premières, ont été formés. La composition du suc gastrique est ainsi qu'il suit: Dans 1000 parties, il y en a 975 d'eau; 15 de matières albumineuses; 5 d'acide lactique, et 5 de matières minérales. Chacun de ces ingrédients est un composé. La matière albumineuse du jus gastrique se nomme *pepsine*, du grec *peptein* qui veut dire cuire, parce que cette importante substance agit comme un ferment dans la digestion des aliments. Mais la pepsine, tout active et énergique que soit son action, n'a pas d'effet sur certaines substances qui lui sont réfractaires, telles que la graisse, les huiles, la fécule, tandis qu'elle digère promptement le maigre de la viande. Lorsque le chyme, mélange, comme nous venons de le dire, de substances plus ou moins digérées ou simplement désagrégées, est formé, le pylore se relâche, et l'estomac, comme s'il était doué de raison, commence à exécuter des mouvements péristaltiques qui poussent peu à peu la masse alimentaire vers cet orifice, et entre, de là, dans le *duodénum* et le *jejunum* et l'*iléum*; et c'est dans cet intestin grêle que le chyme devient, par d'autres transformations chimiques, le chyle. Cette transformation du chyme en chyle s'opère au moyen de deux sucs: le suc biliaire et le suc pancréatique. Le premier se forme dans une sorte de sac membraneux du foie appelé vulgairement vésicule du fiel. Il s'y amasse comme dans un réservoir, et pénètre ensuite dans le *duodénum* par un petit tube ou *conduit de la bile*. Ce jus est un liquide d'une couleur verdâtre tirant un peu sur le jaune, est fort amer et de nature alcaline. Le jus pancréatique vient du pancréas qui n'est autre chose qu'une grosse glande située derrière l'estomac et un peu en bas, sécrétant ce jus qui a l'apparence de la salive et les propriétés du blanc d'œuf. Nous avons appris que le chyme, en entrant dans l'intestin grêle, dans le *duodénum*, contient des matières digérées par le suc gastrique et d'autres qui n'ont pu l'être par lui, sinon complètement du moins qu'en partie. Le chyme venant en contact avec le jus pancréatique a toutes les matières oléagineuses qu'il contient digérées par une espèce d'émulsion que ce jus produit. Quant à l'amidon, qui n'a été affecté ni

par le jus gastrique, ni par le suc pancréatique, se sont les jus intestinaux qui, comme le jus gastrique dans l'estomac, tapissent tout le parcours de l'intestin grêle, se chargent de le décomposer et de le digérer. Alors seulement la digestion est terminée. Le chyle qui est alors d'une couleur blanche et ressemble beaucoup au lait, se sépare en deux parties très distinctes : la partie digérée et celle qui ne l'est pas, ou n'a pu l'être ; la partie digérée va être absorbée par l'intestin grêle et incorporée dans le sang pour être finalement assimilée aux diverses parties du corps, et la partie non digérée entrera dans le gros intestin et sera rejetée au dehors comme non seulement inutile mais nuisible. Mais, me demandera-t-on peut-être, qu'elle est la fonction de la bile ? C'est là une question très obscure. D'après les dernières recherches faites à ce sujet, il paraîtrait que la bile ne sert aucunement à la digestion, puisque, à l'encontre du jus gastrique, elle est constamment sécrétée et est versée, sans intermission, dans le *duodénum*, qu'il y ait, là, du chyme ou non. Mais on suppose qu'en se mêlant au chyle, ce suc y est lui-même décomposé en certaines autres substances non encore connues et qui entrent dans le courant de la circulation. On suppose tout cela avec d'autant plus de raison que ce jus toujours très abondant dans le *duodénum* devient de plus en plus faible dans le parcours de l'intestin grêle et finit par disparaître tout à fait. On sait aussi qu'il n'a pas été rejeté hors du corps. Il faut donc qu'il soit entré dans la circulation et incorporé dans le sang sous d'autres substances. Qu'il soit, sous une forme ou une autre, nécessaire au sang, c'est très évident ; car, si ce suc n'est pas sécrété, ou s'il est empêché d'entrer dans le canal intestinal, l'animal, qui en est ainsi privé, devient faible, maigrit rapidement, et meurt infailliblement en peu de temps. Mais je m'aperçois que nous avons un peu perdu de vue notre "Bouchée de pain", que nous avons laissée dans la cavité stomacale sous la forme d'une petite boulette. Revoyons-là, et suivons ses étonnantes transformations successives et ses pérégrinations mystérieuses. S'il n'y a qu'elle seule dans l'estomac, le suc gastrique, qui a vite remarqué son arrivée, s'acharne, pour ainsi parler, sur elle par mille et mille petites ouvertures, et bientôt s'en empare tout à fait, non pour le dévorer, mais pour le décomposer, c'est-à-dire pour le digérer.

Voilà qui est fait ; cela a pris à peu près 20 minutes ou moins. Voyez-vous notre boulette réduite en une bouillie grisâtre qui ne demande qu'à sortir du sac où elle a été ballotée, brassée, tournée

et retournée en tous sens. On lui délivre son passeport, et on la met. à la porte, qu'elle franchit lestement et sans aucune difficulté, car sa masse tiendrait dans une cueiller à soupe et est presque liquide. Ayant passé le pylore, elle rencontre à quelques pouces de là, 2 ou 3 au plus, une inconnue bien connue de nom, mais qui s'obstine à rester, jusqu'à cette heure, inconnue dans son action bienfaisante. C'est la bile qui va lui tenir compagnie pendant un trajet d'une vingtaine de pieds pour disparaître ensuite totalement et d'une manière fort mystérieuse, comme on vient de le dire. Tout à côté de l'endroit où notre "Bouchée de pain," sous forme de chyme, rencontre le suc biliaire avec lequel elle se mêle sans en être autrement affectée, elle reçoit les sécrétions du pancréas qui ne l'affectent pas non plus d'une manière appréciable, vu que le chyme du pain ne contient que des traces de *matières oléagineuses*, qui seules sont décomposées par la *pancréatine*. Mais voici qu'une multitude de petits conduits lui apportent une quantité considérable de ces sucs intestinaux qui décomposent tout l'amidon du chyme et le convertissent en sucre. C'est l'opération de la chylification. La "Bouchée de pain" transformée en chyme était de couleur grisâtre : changée en chyle, elle devient blanchâtre et elle ne va pas tarder à devenir rougeâtre. Quelles étonnantes transformations ! Le suc intestinal ayant maintenant complètement terminé son travail propre, il ne reste absolument rien de notre "Bouchée de pain" qui ne soit radicalement transformé en de nouvelles substances absolument différentes de celles qui la constituaient, sauf quelques parcelles extrêmement minimes et en fort petite quantité qui n'étaient pas susceptibles de digestion, et qui doivent être rejetées au dehors. Que va devenir cette matière d'apparence laiteuse, le chyle, qui provient de la "Bouchée de pain" ? Elle va parcourir, par la même action péristaltique ou vermiculaire dont nous avons parlé, toute l'étendue de l'intestin grêle, qui n'a pas moins, chez l'homme, de 25 pieds de longueur, où elle trouvera, sur ses parois, une infinité de petites élévations sous forme de filaments coniques appelés *villi*. Ces *villi* sont tellement nombreux qu'ils donnent à la surface interne de l'intestin l'apparence du velours. Chaque *villus* est pourvu d'un réseau de très petits vaisseaux à travers lesquels le sang circule constamment et librement. Mais les *villi* n'ont pas, comme les tubules gastriques, d'ouvertures, alors comment le chyle entre-t-il dans la circulation ? Il y entre par un procédé bien connu en physique qui s'appelle *osmose*. C'est une force qui permet à un liquide de passer à travers

la cloison d'une membrane humectée de nature animale. Et c'est justement ce que fait le chyle : il passe à travers la cloison des villi et se mêle au sang qu'il y rencontre. Cette opération s'appelle *absorption*. Voilà donc maintenant notre "Bouchée de pain," non-seulement transformée, mais encore transportée du canal intestinal aux canaux ou vaisseaux sanguins. Là, elle se mêle au sang, l'enrichit de toutes ses substances nutritives, et l'aide puissamment dans la formation des globules ou corpuscules colorés qui donnent une couleur rougeâtre au sang. Puis, finalement, elle entre dans le grand courant de la circulation. Chaque villus est la source d'autant de petits courants ou ruisseaux qui finissent par se rencontrer et se confondre, et forment, en grande partie, par leur réunion, une grande rivière qu'on nomme *veine-porte*, ainsi appelée parce qu'elle porte son contenu, le sang, au foie qu'il pénètre dans toutes ses ramifications. De là, il en sort par la veine hépatique qui se décharge dans la veine-cave abdominale qui, à son tour, se décharge dans l'oreillette droite du cœur. Poursuivant infatigablement, et sans jamais cesser un seul instant, sa course rapide, le sang, avec toutes les substances nutritives diverses que lui a apportées notre "Bouchée de pain," et, après s'être purifié et ranimé dans les poumons par l'action de l'oxygène de l'air qu'il y rencontre, se promène jusqu'aux extrémités du corps, pénètre tous les organes et apporte à tous sa quote-part convenable de nourriture : à celui-ci, la dentine ; à celui-là, l'ostéine ; à cet autre, la chéline ; à cet autre encore, la chondrine, la kératine, la musculine, et cent autres tissus qu'il serait bien trop long d'énumérer. Et, tous ces tissus divers ou peu s'en faut, ont été nourris d'une manière plus ou moins appréciable par notre "Bouchée de pain." On prouve absolument cela par le fait indéniable que l'homme peut subsister de pain seul, surtout si la farine n'a pas été blutée, pendant un laps de temps considérable, certainement plusieurs années sans notable détriment à sa santé. Il n'en serait cependant pas de même pour le chien, par exemple, et autres carnassiers chez qui la digestion se fait très rapidement, ainsi que l'absorption, vu le peu de longueur et la droiture de leurs intestins. Ainsi, on a remarqué qu'un chien meurt d'inanition en moins d'un mois, s'il est nourri exclusivement de pain. Voilà donc, Messieurs, "l'Histoire chimique d'une Bouchée pain" racontée, non avec tous les développements dont elle est susceptible, ce qui requerrait un volume, mais avec assez de détails pour en donner une idée à la fois suffisamment juste et vraie. Si j'ai réussi, Mes-

sieurs, à vous intéresser, sinon aussi à vous instruire sur un sujet qui n'est pas assez connu par la grande majorité des mangeurs de pain, je me trouve suffisamment récompensé.

J. C. CARRIER.

L'ORPHELIN.

Il faisait déjà nuit, une de ces nuits d'automne froide et noire ; pourtant un pauvre enfant, sans famille et sans gîte, errait dans l'épaisse forêt. Il était bien jeune : à peine douze années avaient passé sur sa tête. Son teint pâle, ses yeux noirs, levés vers le ciel, semblaient le supplier d'avoir pitié du pauvre orphelin brisé de fatigue, transi de froid. L'enfant s'arrête : il jette un cri et tombe comme l'oiseau, sans mère, qui n'a pas encore d'ailes pour voler seul. Mais ce cri de désespoir avait été entendu. Dieu ne voulait pas laisser l'orphelin sans asile et sans appui. Une dame, jeune encore, venait de se pencher sur l'enfant inanimé ; un monsieur, qui devait être son mari, s'approche lui aussi et le pauvre petit, transporté dans la voiture, est entouré des soins les plus tendres et les plus pressés. Les chevaux partirent au galop ; on arriva bientôt au château. La vie revenait peu à peu dans cette frêle créature ; l'enfant ouvre les yeux pleins d'une reconnaissance infinie, et regarde la comtesse. "Reposez-vous, cher enfant," lui dit-elle avec une tendre bonté. "Comment vous appelez-vous" ?—"Julien," balbutia-t-il, et sa tête pâle retomba sur l'épaule de sa bienfaitrice. La jeunesse triompha et, quelques jours après, le pauvre petit sentait la vie revenir dans ses membres brisés.

La comtesse avait une fillette âgée de 9 ans ; elle était relativement grande et jolie comme un cœur ; ses cheveux blonds retombaient en boucles sur ses épaules ; ses grands yeux bleus pleins de finesse et de gaieté, ses joues pâles avaient parfois une teinte rosée qui lui allait à ravir. Berthe avait un cœur aimant et généreux : elle était douée d'une vive intelligence et de beaucoup de sensibilité. Les douleurs du pauvre orphelin, son délaissement, son air triste et rêveur la touchèrent jusqu'aux larmes ; les deux enfants partageaient leurs jeux et s'aimaient de la plus vive affection. Julien ne pouvait vivre sans Berthe.

Ils vécurent ainsi trois ans ; jamais l'idée ne leur était venue qu'on pût les séparer : sans se rendre compte des sentiments qui les animaient, ils ne se quittaient pas un seul instant.

Un soir que les deux enfants lisaient ensemble leur poète favori

(Lamartine), quelqu'un vint prévenir Berthe que le comte la demandait ; elle jette un regard plein de tendresse sur Julien et se rend vers son père.

“ Ma fille, lui dit-il, vous avez maintenant 12 ans, il faut que vous songiez à votre avenir ; une éducation accomplie est nécessaire à votre rang ; votre mère voit, comme moi, que la vie de pension vous est indispensable pour former votre caractère et faire de vous une jeune fille parfaite sous tous les rapports. Donc dans huit jours, vous partirez pour le couvent du Sacré-Cœur. Ne vous affligez pas : votre mère et moi, nous irons souvent vous voir.” La pauvre enfant était au désespoir : “ Quoi ! disait-elle, quitter mes parents bien aimés, mon Julien, le compagnon de mes jeux et de mes études, ne plus le voir, ne plus l'entendre m'encourager, me louer, me blâmer, ne plus entendre sa douce voix ! Plus de promenades, plus rien que les murs d'un couvent ! Plus de visages amis ” !

C'en était trop pour son jeune cœur. Lorsqu'elle revint près de Julien, ses larmes coulaient abondamment ; alors elle lui raconta tout. Le pauvre enfant ne pouvait l'encourager, il sentait le désespoir l'envahir. N'avait-il donc pas assez souffert ? Après avoir perdu ses parents il est adopté par cette famille, et voilà que l'ange qui l'a consolé, cet ange tant aimé, va partir ! “ Mais puis-je vivre sans elle ? se disait-il : que me fait la vie puisqu'elle ne sera pas là pour l'embellir ” ? Jamais les deux enfants n'avaient compris combien ils s'aimaient.

Les derniers jours des préparatifs furent une agonie longue et cruelle. Berthe et Julien venaient dire adieu à la petite source, au saule pleureur où ils avaient passé de si doux moments ; on voulut faire une dernière promenade sur l'eau ; Julien était de plus en plus triste. Berthe essayait de l'encourager. “ Je reviendrai bientôt, mon frère, lui disait-elle : je t'en prie, ne pleure plus ” !

Le jour des adieux arriva, Julien avait disparu : en vain le chercha-t-on. La jeune fille partit le cœur navré, le désespoir dans l'âme. Julien ne se sentait pas la force de lui dire adieu. Il revint à la maison, mais toujours triste et rêveur ; on le rencontrait, dans le jardin, seul et silencieux ; les yeux perdus dans la vague, il appelait en vain une vision disparue et regrettée !

Berthe avait écrit plusieurs fois : la douleur affaiblissait ses forces, une toux sèche déchirait sa poitrine ; bientôt elle revint, car on n'avait plus l'espoir de la sauver. Ce que Julien ressentit lorsqu'il la vit pâle et mourante, oh ! la plume ne peut l'exprimer. Où étaient

cette jeunesse florissante, ces joues rosées, ces yeux brillants ? Hélas ! on ne reconnaissait plus la jeune fille d'autrefois gaie, vive, pétulante. . . . Maintenant elle était pâle, les joues creusées, les yeux entourés de cercles noirs. Pauvre Julien ! il ne lisait que trop son arrêt fatal sur la figure douce de sa jeune compagne. " Si les soins pouvaient la ramener " ! se disait-il, n'osant croire à son malheur.

Mais les ravages du mal semblaient de plus en plus rapides. Berthe fut obligée de garder la chambre. Julien ne la quittait pas ; tantôt occupé à lui raconter ce qu'il avait fait pendant son absence, ses souffrances, ses veilles, ses promenades solitaires ; d'autres fois, il lui lisait de la poésie douce et mélancolique : la jeune fille s'endormait appuyée sur son bras, mais cette consolation ne devait pas être de longue durée. . . .

Un soir qu'elle se sentait de plus en plus faible, elle fit approcher Julien : " Ecoute-moi, lui dit la jeune fille, ce sont mes dernières paroles, garde-les bien dans ta mémoire. Pauvre ami, prends courage, ne pleure pas ainsi, tu me brises le cœur ! Dieu le veut, il demande le sacrifice de ma vie. C'est bien triste de mourir si jeune, je n'ai que 15 ans. Tu sais combien mes parents chérissent leur petite Berthe et quel sera leur désespoir lorsque je ne serai plus : console-les, mon Julien bien aimé, sois pour eux un bon fils, ne les quitte pas, me le promets-tu " ?—" Oui, oui, je te le promets. . . répétait-il dans un sanglot ; mais, je t'en conjure, ne parle pas ainsi, ma Berthe chérie, ne me laisse pas seul sur la terre ! Que ferais-je sans toi " ?

Elle prit sa tête pâle dans ses mains et la couvrit de baisers. " Que ton amour pour Dieu soit plus fort que ton désespoir ! Adieu ! mon frère, courage. "

Sa tête retomba, et Berthe sourit une dernière fois à Julien. Peindre la douleur du pauvre enfant est chose impossible ; la souffrance l'avait mûri ; bientôt il laisse le monde où il n'avait rencontré qu'amertume et déception. L'orphelin avait trouvé, en Dieu, un père et une épouse : il se fit Jésuite. Je puis ajouter qu'il fut " heureux. "

GEORGETTE

LE R. P. LOUIS SACHÉ, S. J.

PAR LE

P. H. E. DUGUAY, S. J.

La *Revue canadienne* manquerait certainement à son devoir si elle n'apportait pas son tribut d'éloges, à la suite de plusieurs journaux qui ont fait de ce beau livre une appréciation flatteuse et bien méritée.

Nous savons gré au R. P. Duguay d'avoir mis, sous les yeux de notre population canadienne, de très beaux exemples de vertu ; un homme aux prises avec lui-même, domptant sa nature, ayant l'œil toujours fixé sur son Dieu et marchant avec intrépidité dans le sentier du devoir. Nous sommes mis en présence d'un chrétien qui s'est chargé de la croix du Christ, qui écarte les obstacles et qui, sans crainte d'ensanglanter ses traces, foule aux pieds les ronces et les épines pour arriver au terme fixé.

C'est de plus un religieux constamment adonné à l'étude et à la pratique des plus grandes vertus de son Ordre ; un médecin des âmes qui ne rentre au logis qu'après avoir fermé un grand nombre de plaies et appliqué le baume de la consolation sur les blessures saignantes des cœurs malheureux. Il revient souvent, au milieu des ombres de la nuit, chargé du poids du jour, brisé de fatigue, mais content du bien qu'il a fait ; puis, ayant pris à peine un peu de repos, après s'être retrempé dans la méditation, parfois dans les souffrances que lui ont causées ses infirmités et une nuit d'insomnie, le lendemain il retourne au labeur avec de nouvelles énergies.

Maître des Novices, il enseignait les vertus par la parole et plus encore par l'exemple ; recteur du collège, il faisait respecter la discipline. La sagesse de ses conseils lui gagnait la confiance des élèves, son empressement à remplacer les régents malades témoignait à tous de sa grande charité. Supérieur de résidence, le plus lourd fardeau était pour lui ; il recherchait les œuvres de zèle les plus humbles, et il distribuait le pain de l'Évangile aux petits enfants avec une simplicité et un dévouement admirables.

Nous ne voyons pas dans le Père Saché, comme dit l'auteur, cette sainteté à hauts sommets qui rebute l'émulation, mais rien non plus de cette vertu terre-à-terre qui déconcerte l'admiration." C'est précisément pour cela que sa vie produira dans les âmes un bien plus général : beaucoup y trouveront plus leur compte que dans la vie des saints, qui brillent comme des astres de première grandeur au firmament de l'Eglise.

L'auteur mérite spécialement des félicitations pour avoir représenté le R. P. Saché sous ses vraies couleurs et avec sa véritable physionomie.

Il n'a pas suivi la coutume antique et solennelle de ces panégyristes qui brûlent, à la mémoire de leur héros, assez d'encens pour gêner la respiration du lecteur le plus bienveillant. Celui qui a connu intimement le vénérable religieux se dit, en lisant ces pages : C'est une belle photographie : c'est sa pose naturelle, son humble maintien, ce sont ses traits quelques peu austères ; voilà bien son regard ferme et rayonnant de piété, son noble front ridé par le travail et la mortification.

Quant au style de l'écrivain, il est mûr, bien nourri, plein de fraîcheur. Sa phrase s'étale bien agencée et délicate ; sa pensée noble et puissante laisse une marque.

Tout est d'un naturel soigné. Cependant, pour ne pas avoir l'air trop flatteur, disons franchement que l'adresse " Au Lecteur " est un peu trop solennelle.

Ajoutons, en terminant, que nous n'avons pas eu la prétention de faire ici une analyse complète ; notre but a été seulement de donner au public une idée, quoique faible, d'un livre qui fait grandement honneur à la littérature canadienne.

H. F.....

TONKOUROU

ÉTUDE-CRITIQUE

(Suite et fin.)

II

M. Pamphile Lemay est un amant de la nature, mais de la nature douce, printanière, de celle qui prodigue les insectes d'or, les roses satinées, les trilles des rossignols, les gazouillements des nids, les frissons de la feuillée, les murmures des molles brises et des souffles parfumés.

Sous son pinceau on voit toujours briller les tons riches et moelleux du panorama terrestre, l'azur des monts lointains, l'émeraude des flots, l'or des épis et la pourpre des crépuscules.

Un passage du chant intitulé *La Vision* vous fera encore mieux connaître quel chaud coloris l'auteur de *Tonkourou* sait parfois donner aux paysages qui enjolivent son poème :

Et sur la mousse où maint insecte d'or sautille
Léon s'en va s'asseoir avec la jeune fille ;
La brise caressait les blés, les arbrisseaux ;
L'on entendait au loin le babil des ruisseaux ;
De suaves senteurs montaient de chaque plante
Les grillons s'appelaient sous la pierre brûlante ;
En flottant dans la pourpre au bord du firmament
Les nuages dorés, tour à tour, mollement
Venaient se fondre ensemble en un baiser suprême ;
Mille gazouillements d'une douceur extrême
Sortaient des petits nids cachés dans les buissons ;
Sur le vieil orme même, il courait des frissons.

Un voile de vapeur s'éleva de la plage
Enivré de parfum, le papillon volage
Ferma l'aile et dormit sur le sein d'une fleur.
Les forêts et les champs perdirent leur couleur
Et le ciel vit pâlir sa radieuse teinte.

Dans le silence, alors, comme un métal qui tinte
Résonna tout à coup un son vibrant et pur
Et l'orme tressaillit, et son feuillage obscur
Frémit comme aux baisers d'une légère brise.
Un rossignol chantait, ouvrant son aile grise.....

A cette citation, nous pouvons encore joindre les strophes du *Chant du Marin* et le début de l'*Orme de Lotbinière* :

Que j'aime à vous revoir, forêts de Lotbinière,
 Quand vous ouvrez, ainsi qu'une immense bannière,
 Aux vents légers du soir, aux rayons des matins,
 Votre feuillage épais sur les coteaux lointains!
 Que j'aime à vous revoir quand le printemps se lève
 Et que vos troncs puissants se tordent dans la sève!
 Quand vos rameaux feuillus bercent les petits nids
 Où naissent des amours et des espoirs bénis!
 Quand vous faites monter de vos superbes dômes,
 Comme un encens à Dieu, vos voix et vos arômes!

Oubliant un instant les beautés de la nature, les séductions du bocage et des vallées, la lyre de M. Lemay trouve parfois des notes graves, mâles, patriotiques. Les événements de 1837 lui ont inspiré *Papineau*, le chant le plus viril et le plus enthousiaste de *Tonkourou*. En voici un extrait :

Mais soudain une voix s'élève et nous étonne
 Elle va retentir comme un canon qui tonne
 Et les glaives rouillés sortiront du fourreau.

Un homme s'est dressé sous le fouet du bourreau;
 Il est rempli d'amour pour le peuple qui souffre;
 Il voudrait le voir libre; il lui montre le gouffre,
 Où l'ont précipité ses guides maladroits.
 Il l'éveille; il l'instruit de ses immortels droits,
 Il fêtrit des torys la politique louche
 Et les brillants discours jaillissent de sa bouche
 Ainsi que des volcans jaillit la lave d'or
 Il monte, il plane haut comme un vol de condor
 Il ressemble au torrent que nul effort arrête

.....
 O Papineau, ton nom, comme un aigle vainqueur
 Plane majestueux sur ta jeune patrie!
 Il porte l'espérance à son âme flétrie
 Par le joug écrasant d'un maître sans pitié!
 L'Anglais l'appelle: haine, et les tiens: amitié.
 Il n'est pas la vengeance, il est le pardon noble;
 Il fait rugir d'effroi la politique ignoble
 De ces ambitieux, sanguinaires troupeaux
 Qui viennent sur nos bords déchirer nos drapeaux
 Et nous chasser aussi de notre humble chaumière!
 O Papineau, ton nom, c'est comme une lumière
 Qui nous montre de loin le chemin de l'honneur
 C'est l'étendard qui porte en ses plis le bonheur.

Le nom de M. Papineau ne planait pas sur le Canada aussi majestueusement que le veut l'auteur. Il suffit de lire dans le *Canadien*

de 1837 les articles remarquables de M. Etienne Parent, un bon patriote pourtant, ainsi que le troisième volume de l'*Histoire* de F. X. Garneau pour s'en convaincre. M. Papineau n'avait pas l'appui du clergé et bon nombre de ses compatriotes le regardaient avec défiance. Cela nuit considérablement à son appellation d'*aigle vainqueur*. Toutefois je me contenterai de placer ce petit correctif, au nom de l'histoire, sans demander à M. Lemay, la moindre modification de nature à amoindrir la beauté des vers ci-dessus.

Rendons cependant cette justice à l'auteur qu'il déplore, tout comme nous, la triste fin de M. Papineau :

Comment cet homme grand dont le puissant langage
Des saintes libertés nous apportait le gage
Est-il resté courbé sous le joug de l'erreur ?
.....

Mais respect au tombeau. Silence donc, ma lyre !
Au fond des cœurs troublés, notre Dieu, seul, peut lire
Et quand son prêtre saint, se retire en pleurant
Un ange veille encore au chevet du mourant.

Mais c'est dans l'évocation des vieilles coutumes canadiennes que M. Lemay excelle. *Tonkourou* nous offre plusieurs petits tableaux bien enlevés des travaux de la vie rurale : le *brayage*, le battage, la fenaison et de ses rejoissances à la fin de la moisson, à la veille des noces et à la Sainte-Catherine.

Je me permets de citer encore ici quelques courts extraits.

La fenaison :

Sous un ciel sillonné par des vols d'hirondelles
Partout, des charriots, dans leurs hautes ridelles
Transportent au fénil, ardent comme un bûcher,
Le foin plein de senteurs qui va se dessécher.
La roue au fort moyen crie au fond de l'ornière,
Et le treffle empourpré laisse à chaque barrière
Une vive guirlande, un radieux feston
Où vient se reposer l'aile du hanneton.

La tire à la Sainte Catherine :

Le sirop s'étendit bientôt en couches minces,
Comme des éclats d'ambre, au fond des plats d'étain
Et tous pour *étirer* pleins d'un zèle enfantin,
Ou, peut-être orgueilleux de leurs chemises blanches
Otèrent leurs gilets et troussèrent leurs manches.

Avec un bruit léger, obéissant aux doigts
La *tire* se replie et s'allonge cent fois
Se fendille en fils d'or, se tord comme une tresse,
Et puis sous les ciseaux qui la coupent sans cesse,
Tombe en rayons brisés dans les plats, par monceaux,
L'on en savoure alors les délicats morceaux.

C'est donc à la campagne que M. Lemay aime à harmoniser les doux accords de sa lyre avec le ronronnement du rouet, le bruit du devoir, les crépitements des tisons de l'âtre. Voilà pourquoi sa muse sera mieux goûtée, mieux comprise de l'homme des champs que celle de beaucoup d'autres poètes plus élégants, plus châtiés, plus artistes même, mais moins épris des beautés agrestes.

M. Fréchette est brillant, son vers est plus savant, plus sonore, plus ample que celui de M. Lemay, mais il est moins original.

L'auteur de la *Légende d'un Peuple* aura des triomphes—et il en a eu beaucoup—dans les grands centres, dans les sanctuaires artistiques, chez les amateurs de la forme, chez ceux qui prisent les arabesques de Théophile Gautier, les rimes d'or de Théodore de Banville, les antithèses de Victor Hugo, mais, dans nos campagnes, son influence ne sera qu'éphémère, tandis que celle de M. Lemay s'y fera sentir d'une manière durable et lui assurera des amis sûrs et constants, c'est un triomphe peu bruyant, il est vrai, mais il en vaut bien d'autres où nous voyons l'enthousiasme d'aujourd'hui s'effacer devant l'oubli du lendemain.

Un biographe disait dernièrement que les *Vengeances* de M. Lemay étaient l'un des chefs-d'œuvre de la poésie canadienne.

Evidemment, cet écrivain n'avait pas lu l'œuvre qu'il appréciait. *Tonkourou* accuse un progrès immense sur les *Vengeances* et pourtant je n'oserais pas l'appeler un chef-d'œuvre. Pourquoi? Parce que le chef-d'œuvre demande bien des qualités qu'on chercherait en vain dans le poème de M. Lemay. Que l'on dise que c'est une belle œuvre, et l'auteur pourra se déclarer satisfait, car cette qualification est encore la meilleure en attendant que M. Lemay qui a déjà commencé par supprimer les inutilités de son poème, par enrichir ses rimes, s'attaque directement à sa charpente, en harmonise les pièces et puisse nous faire dire un jour avec raison que *Tonkourou* est véritablement un des chefs-d'œuvre de la poésie canadienne.

CHS-M. DUCHARME.

L'INSTRUCTION OBLIGATOIRE

L'affluence des auditeurs au débat sur *l'Instruction obligatoire*, qui a rempli deux séances de l'Union catholique, dans le courant de l'année, montre assez le haut intérêt qui s'attache à une importante question. Nous croyons donc être agréable à nos lecteurs en mettant sous leurs yeux un article fort substantiel sur ce même sujet publié, il y a dix ans, en France, par le R. P. Fréd. Bouvier, S. J., lorsqu'on discutait encore aux Chambres la loi néfaste qu'elles ont votée depuis. Il serait difficile pour tout esprit bien pensant de ne pas se rendre à des arguments aussi convaincants. D'où nous vient l' instruction obligatoire ? Son vrai but, son injustice, son inefficacité : tels sont les quatre points que l'auteur examine tour à tour dans cette courte, mais savante étude.

I

D'OU NOUS VIENT-ELLE ?

Le 16 prairial an II, l'ex-abbé Grégoire s'écriait à la tribune de la Convention :

“ La probité, la vertu sont à l'ordre du jour, et cet ordre du jour doit être éternel.”

Le soir même, pour traduire et commenter une déclaration si consolante, le tribunal révolutionnaire livrait au bourreau seize condamnés.

Le lendemain, il faisait tomber trente-deux têtes et, dans le courant du mois, trois cent trente-sept victimens étaient par lui envoyées à l'échafaud.

C'était une nouvelle façon d'entendre “ la probité et la vertu.” On entendit de même la liberté d'enseignement : la Révolution la proclama et elle y substitua immédiatement le plus effroyable des monopoles.

Dès ses premiers jours, elle déclare, par la bouche de Talleyrand, que, “ chacun ayant le droit de concourir à l' instruction, il faut que tout privilège exclusif sur elle soit aboli sans retour.” (Rapp. à la Conv., 10-11 sept. 1791.

Deux ans après, elle grave au frontispice de la loi du 28 frimaire an II ces mots pompeux : "L'enseignement est libre." Mais elle confisque aussitôt cette liberté ; car elle chasse d'abord de l'école deux catégories de citoyens, les religieux et les nobles, et elle ordonne ensuite que "les pères et mères, tuteurs ou curateurs, seront tenus d'envoyer leurs enfants aux écoles du premier degré d'instruction," (Art. 6) "au moins pendant trois années consécutives." (Art. 8.)

Ces prescriptions étaient sanctionnées par des pénalités rigoureuses. Les contrevenants devaient être "dénoncés au tribunal de police correctionnelle et, condamnés à une amende égale au quart de leurs contributions. . . En cas de récidive, l'amende était doublée, et les infracteurs, comme ennemis de l'égalité, privés pendant dix ans de l'exercice des droits de citoyens." (Sect. III, art. 9.)

Comme on le voit, sous le masque de la liberté, la Convention décrétait le plus affreux des esclavages, la servitude des consciences, et elle prouvait la vérité du mot de Genonné : "L'amour de la liberté a, lui aussi, ses hypocrites," c'est-à-dire des hommes qui n'en font montre que pour mieux asservir.

Deux orateurs avaient surtout contribué à faire voter l'instruction obligatoire : Robespierre et Danton ; Robespierre, qui à ce moment même couvrait la France d'échafauds ; Danton, qui, dans le crime comme en politique, avait pour formule : de l'audace, encore de l'audace, de l'audace toujours. La rédaction du projet de loi était l'œuvre d'un autre conventionnel, Lepelletier de Saint-Fargeau. Mais ce montagnard ayant été tué, le 21 janvier, par le garde-du-corps Pâris, Robespierre s'était approprié le projet, et ce fut lui qui le présenta à la Convention. C'est donc à juste titre qu'on peut le regarder comme le véritable auteur de cette loi, où on lisait, entre autres choses :

L'instruction publique des enfants sera-t-elle d'obligation pour les parents, ou les parents auront-ils seulement la faculté de profiter de ce bienfait national ?

"D'après les principes, tous doivent y être obligés. Pour l'intérêt public, *tous doivent y être obligés.*

"..... Dans quelques années, lorsque nous aurons acquis, si je peux m'expliquer ainsi, la force et la maturité républicaines, je demande que quiconque *refusera* ses enfants à l'institution commune, soit privé de l'exercice des droits de citoyen pendant tout le temps qu'il se sera soustrait à ce devoir civique, et qu'il paie, en outre, double contribution."

Un peu plus haut, Robespierre avait dit afin de prévenir l'objection tirée de la pauvreté des parents : " Je demande que vous décrétiez que depuis l'âge de cinq ans jusqu'à douze pour les garçons et onze pour les filles, *tous les enfants, sans distinction et sans exception*, seront élevés en commun, aux dépens de la République, et que tous, sous la sainte loi de l'égalité, recevront mêmes vêtements, même nourriture, même instruction, mêmes soins." (Séance du 13 juillet 1793.)

Ducos demanda de son côté que l'éducation primaire fût *commune et forcée*.

Il semblait que tous les Conventionnels dussent être d'accord sur ce point. Dès qu'on voulait opprimer la France, comment auraient-ils pu ne pas s'entendre ? Pourtant, lorsqu'on en vint, quelque temps après, à la discussion du projet, l'article concernant les devoirs des parents, relativement à l'instruction des enfants, avait été modifié ; au lieu de la première rédaction : " Les parents *devront* envoyer, etc.," il portait ces mots : " Les parents *pourront* envoyer leurs enfants, à l'école, etc. . . ."

L'oppression était si monstrueuse que la Commission avait reculé, n'osant pas violenter à ce point les consciences.

Mais elle avait compté sans Danton. Le terrible orateur bondit à la tribune ; il vint appuyer l'amendement de Charlier réclamant qu'on remplacât le "pourront" de la Commission par ces mots : "seront tenus", et il s'écria :

" Il est temps de rétablir ce grand principe qu'on semble méconnaître, que les *enfants appartiennent à la République* avant d'appartenir aux parents (1). Personne plus que moi ne respecte la nature . . . mais qui me répondra que les enfants, travaillés par l'égoïsme des pères, ne deviennent pas dangereux pour la République ? C'est dans les écoles nationales que l'enfant doit sucer le lait républicain (Séance du 22 frimaire.)

L'amendement fut adopté et la loi votée quelques jours après dans son ensemble.—Elle porte la date du 29 frimaire an II.

(1) Ce principe est emprunté à J.-J. Rousseau. Voir le *Contrat Social*.—Saint-Just, dans ses *Fragments d'institution républicaine*, déclare aussi que les enfants appartiennent surtout à la République. Ils ne sont à la mère que jusqu'à cinq ans, et encore est-ce à la condition qu'elle les ait nourris elle-même. Robespierre avait dit dans une autre occasion : " *La patrie seule a droit d'élever ses enfants. Elle ne peut confier ce dépôt à l'égoïsme des familles, ni aux préjugés des particuliers, aliments éternels de l'aristocratie et du fédéralisme domestique.*" (19 floréal, an I.)

C'est le premier acte sérieux d'une grande assemblée révolutionnaire sur l'importante question de l'enseignement. Elle contenait quelques bonnes prescriptions, mais elle édictait pour la première fois le principe tyrannique de l'instruction obligatoire (1), dont la France, comme nous l'avons vu, se trouvait principalement redevable à Robespierre et à Danton.

Au lendemain de la révolution de Février, on fit une nouvelle tentative pour implanter l'instruction obligatoire en France. Mais cette tentative échoua misérablement, et l'on n'entendit plus parler de l'instruction "gratuite, laïque et obligatoire", jusqu'au jour où les héritiers directs des adeptes de la Convention (2) reprirent la campagne. C'est du sein des loges qu'est parti alors le mot d'ordre; c'est parmi leurs adhérents que l'on a recruté les premiers combattants qui sont descendus dans l'arène pour travailler au triomphe du vieux principe de 1793.—L'organisateur de cette croisade au rebours, devenu franc-maçon, vient à peine de lever le drapeau, que tous les F. . accourent et se rangent autour de lui. C'est justice, car "l'œuvre de sa ligue d'enseignement est bien réellement la mise en pratique des principes proclamés dans les loges."

"Il était impossible, dit le *Monde maçonnique*, de trouver une œuvre plus sympathique à la Maçonnerie. Aussi le conseil de l'Ordre a-t-il résolu, non-seulement de l'autoriser et de la patronner, mais encore de la prendre sous sa direction, en la constituant au sein du Grand-Orient de France.

(1) Nous parlons ici de l'instruction obligatoire, telle qu'on la trouve dans la formule révolutionnaire, c'est-à-dire intimement et inséparablement liée à la laïcité, et nous affirmons qu'elle a été pour la première fois imposée à la France par la Convention. Les vœux, édits et déclarations de 1560, de 1696, de 1698 et de 1724, portant en partie sur l'instruction religieuse, ne peuvent être invoqués comme des précédents qui légitiment la nouvelle obligation à laquelle on veut nous astreindre. Du reste, l'application ne paraît pas en avoir été bien sérieusement poursuivie. Quant aux Etats de l'exemple desquels on s'au orise, autre est leur instruction obligatoire, comme nous le verrons, et autre l'obligation formulée par nos réformateurs.

(2) Tout le monde sait la part que prit la Franc-Maçonnerie dans la Révolution. Brissot, Bailly, C. Desmoulins, Condorcet, Danton Péthion, Rabaud-Saint-Etienne faisaient partie de la loge des *Neufs Sœurs*; Philippe-Egalité, Custine, Lafayette et toute leur coterie appartenaient à celle de la *Candeur*. Robespierre, fils du fondateur de la première loge à Amiens, Mirabeau, Talleyrand, Fouquier-Tinville, Saint-Just, Collet d'Herbois, Couthou, Carrier, étaient maçons.—Voir Louis Blanc, *Histoire de la Révolution*, t. II, p. 3, et Barruel, *Mémoire sur le Jacobinisme*, t. IV, ch. XI, XII. Il va sans dire que le programme politique de tous ces hommes n'était rien autre chose que l'application de leurs théories franc-maçonniques et la réalisation des engagements contractés par eux au sein des sociétés secrètes.

“C'est donc sur cette question, ajoute le même journal, que doit se concentrer tous les efforts de la F. . M. .” (Année 1866, p. 340 358.)

Ils s'y concentrent si bien effet que, quatre ans après, le G. . M. . du G. . O. . de France, M. Babaud-Larivière, peut s'écrier: “ Nous sommes tous d'accord sur le grand principe de l'instruction gratuite, obligatoire et laïque, si chaleureusement acclamé par la dernière assemblée.” (Circ. du 4 juillet 1870.)

Les loges ne se sont pas contentées d'émettre un avis favorable à l'établissement de l'instruction obligatoire; elles ont tenu à honneur d'indiquer au législateur quelques pénalités destinées à assurer l'exécution de la loi, et on les a vues, elles qui parlent si souvent de liberté, proposer tour à tour, pour briser les dernières résistances des parents, les mesures les plus arbitraires et les plus violentes.

La loge d'Anvers a demandé contre les familles réfractaires: “l'avertissement, la réprimande publique, la privation de tutelle, des droits d'électeurs et d'éligibilité, l'incapacité de remplir aucun emploi public, le placement de l'enfant ENLEVÉ A SA EAMILLE dans des institutions créés à cet effet par l'État.”

La loge de Verviers est allée plus loin; elle a déclaré “que tous ses membres verraient sans répugnance les pénalités de l'amende et de la prison inscrites dans la loi contre les parents récalcitrants.”

Celle de Bruxelles a renchéri encore sur ses dispositions tyranniques; elle a réclamé: “l'enrôlement forcé de l'illettré dans le cadre de la milice, l'amende et la prison pour les parents.” Enfin, dans un projet de loi élaboré par le Grand-Orient et où sont résumées les diverses propositions des loges de l'obédience, on indique les mesures suivantes:

- 1^o Obligation pour le père, ou pour la mère veuve, de conduire de force ses enfants à l'école;
- 2^o Suppression de toute instruction religieuse (la Franc-Maçonnerie ne sépare jamais ce principe de l'obligation);
- 3^o Inscription des noms des parents en défaut sur un tableau exposé publiquement, devant la maison commune;
- 4^o Condamnation des parents à une amende de 100 francs au maximum et, en cas d'insolvabilité, à des travaux forcés de un à trente jours au profit de la commune, ou à un emprisonnement de un à cinq jours;
- 5^o Comme dernier moyen, SOUSTRACTION DE L'ENFANT à la direc-

tion des parents (V. le R. P. Gautrelet, *La Franc-Maçonnerie et la Révolution*, p. 324.)

Comparez maintenant le projet proposé aux Chambres, relativement à l'instruction obligatoire, avec ce que demande la Franc-Maçonnerie, et vous verrez que, sauf quelques dissemblances, le programme est à peu près identique des deux côtés. On dirait que c'est la même main qui a tenu la plume dans les loges et au sein de la Commission, et, qu'ici comme là, on a obéi au même mot d'ordre, écouté les mêmes haines, poursuivi le même but. Et vraiment ne sait-on pas que la Chambre compte parmi ses membres un grand nombre de francs-maçons ? Quoi qu'il en soit, il demeure établi, ce qui nous suffit pour le moment :

1° Que l'instruction obligatoire est une mesure révolutionnaire qui nous vient de la Convention ;

2° Qu'elle a été redemandée par les loges et qu'elle ne triomphera que grâce à leur concours,

II

SON VRAI BUT

Ceux qui déclarent ne chercher dans l'instruction obligatoire que "le plus grand bien du peuple," peuvent tromper les gens simples et naïfs. Mais quiconque a un peu lu sait merveilleusement à quoi s'en tenir sur leurs philanthropiques intentions.

La Révolution veut être maîtresse absolue de la France et, pour arriver à son but, elle exige qu'on lui livre la jeunesse, afin de la couler dans un moule de sa façon. "Faire exécuter les lois sur l'éducation, voilà le secret," s'écrie, d'après Robespierre (voir *Papiers de Robespierre*, t. II), le fougeux Saint-Just. "Je demande, dit Barrère, à la séance du 18 mai 1793, que l'Assemblée s'occupe d'une instruction RÉVOLUTIONNAIRE, celle qui doit avoir pour objet de *changer nos idées, nos opinions anciennes*, et d'établir la morale qui convient à la liberté, à la République." Et, quelques semaines après, à l'occasion de la fondation de l'école de Mars (3 juin 1793), il affirme de nouveau qu'il s'agit d'une manière prompte de *révolutionner la jeunesse*.

L'instruction commune et obligatoire est, assure de son côté Rabaud-Saint-Etienne, "un moyen infaillible de communiquer incessamment tout à l'heure à tous les Français à la fois des impressions.

uniformes et communes, dont l'effet soit de les rendre tous ensemble dignes de la RÉVOLUTION, de la liberté . . . , de l'égalité . . . , de cette élévation simple et noble où l'espèce humaine a été portée depuis quatre ans . . . ” C'est à dire qu'elle est un moyen infaillible de faire d'eux de parfaits sans-culottes, semblables à Couthon, à Marat, à Fouquier-Tinville ou aux juges du Tribunal révolutionnaire qui condamnait à mort, le lendemain, un vieillard et deux pauvres femmes, pour “ avoir opposé la fureur du bigotisme à la majesté des lois . . . et avoir récélé les signes du fanatisme et du ralliement des contre-révolutionnaires ” dans leur triste demeure !

Croit-on que nous exagérions ? Croit-on que la Convention eut un autre but que cette transformation des jeunes gens en athées et en parfaits sans-culottes ?—Eh bien ! un orateur qui disait, lui, sa pensée tout entière, va nous justifier en quelques mots ; écoutez :

“ La nature et la raison, voilà les dieux de l'homme, voilà mes dieux ! . . . Hâtez-vous de *propager* ces principes, de les faire enseigner dans vos écoles primaires Il est plaisant en effet . . . de voir préconiser une religion monarchique dans une République . . . (1) de voir préconiser une religion dans laquelle on enseigne qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes Je l'avouerai de bonne foi à la Convention, je suis athée.”

Celui qui parlait avec tant de franchise était Jacob Dupont (2). Quelques jours auparavant, le 8 brumaire an II, Duhem, son ami, avait dit à la tribune : “ Je regarde les connaissances humaines comme la base de la liberté, mais je les veux *révolutionnaires* ! ” Ils étaient donc sur ce point tous du même avis : ce qu'il fallait c'était *révolutionner* la jeunesse. Barrère lut même un rapport pour qu'on révolutionnât la langue. La Révolution, c'est-à-dire le désordre, devait être porté partout, et c'est pour que personne ne put s'y soustraire que l'on édictait l'instruction obligatoire. Sans elle, le père serait resté maître de ses enfants, et on ne le voulait pas. La Convention doutait, avec quelque raison du reste, de l'affection qu'elle inspirait aux pères de famille ; c'est pour cela qu'elle voulait jalousement “ nourrir elle-même du vrai lait républicain.”—“ Tous nos efforts déclarait Romme, le 21 frimaire an II, doivent tendre à rendre les

(1) Un orateur, dont nous avons trouvé le discours dans la *République française*, a dit dernièrement :

“ Il faut, si l'on veut démocratiser la terre, commencer par démonarchiser le ciel.”

(2) Cet infortuné mourut dans un hospice de fou.

instituteurs publics inutiles, en procurant aux pères les lumières et le civisme nécessaires pour former l'âme des jeunes républicains; mais serait-il sage de s'en reposer aujourd'hui sur eux de cette tâche, à laquelle est attaché le sort de la liberté?"

Grégoire dit de même (4 pluviôse an II): "Il faut que l'éducation s'empare de la génération qui naît; qu'elle aille trouver l'enfant sur le sein de sa mère, dans les bras de son père (1)." Puis, avec moins d'odieux mais beaucoup de grotesque, il réclamait des livres, grâce auxquels, suivant le désir exprimé par Petit, le 20 mars 1793, l'éducation républicaine "irait chercher l'homme dans l'embryon de l'espèce."—"L'ouvrage que l'on demande, s'écriait-il, doit donc tracer des règles de conduite pour le temps de la grossesse, des couches, de l'allaitement... (1)" Il faut avouer qu'on ne pouvait guère aller au-delà, et qu'un enfant ainsi traité, porté sur le sein de sa mère venu au monde et allaité suivant tous les principes de la Révolution, n'aurait dû s'en prendre qu'à lui s'il était devenu jamais réactionnaire.

S'il le devenait d'ailleurs, la République, toujours au nom de la liberté, lui fermait toute carrière administrative. Le 30 vendémiaire an IV, sur la plainte de quelques membres qui trouvaient mauvais qu'on eût ouvert l'école polytechnique à des "jeunes gens dont les principes anti-républicains étaient notoires," l'Assemblée décréta, en effet, que "nul élève ne serait admis dans les écoles salariées de la République, s'il n'était imbu des principes républicains.

C'est, sans doute, de cette doctrine libérale que s'inspirait la République française, organe de M. Gambetta, le jour où elle écrivait, à propos de la loi Ferry :

"On pourra compléter utilement cette loi. Ainsi, si certains pères de famille veulent rester libres de soustraire leurs enfants à l'enseignement national, la nation à son tour aura sans nul doute le droit et même le devoir de n'ouvrir l'accès des fonctions publiques qu'à ceux qui auront reçu dans ses écoles, au moins pendant un temps minimum déterminé, une instruction en harmonie avec les institutions et les lois existantes. Ceux qui en auront le désir pourront émigrer à l'intérieur, se séparer de plus en plus des hommes et des

(1) Le Bon était encore plus précis: "Il faut, disait-il, remplacer les pères et les mères par une éducation commune obligée."

V. *Mémoires pour servir à l'Instruction publique*, 3 vol. In-8. 1812. Ce livre contient de précieux renseignements sur la période révolutionnaire. Nous l'avons consulté avec fruit pour toutes les discussions qui ont eu lieu à cette époque.

choses de leur temps ; mais le gouvernement républicain, qui prétend, avec raison, être servi, et non pas trahi, n'ira pas choisir ses fonctionnaires parmi les sécessionnistes (1).”

Nous ne relèverons pas ici cette outrageante imputation de trahison, si impudente qu'elle soit sous certaines plumes. Mais nous dirons à M. Gambetta : Qu'eussiez-vous pensé d'un gouvernement monarchique qui aurait exigé des serviteurs de la France et de ses soldats un certificat de dévouement à la dynastie régnante ? Quelles protestations n'auriez-vous pas élevées contre lui, et auriez-vous trouvé assez d'indignation dans votre cœur pour stigmatiser une pareille prétention ? Cependant ce que vous auriez condamné dans vos adversaires, vous le recommandez à vos amis, et ce que vous auriez flétri sous un régime autoritaire, vous l'approuvez sous le régime de la liberté. La France jugera une pareille inconséquence et elle saura que penser de votre prétendue passion pour la liberté.

Les nouveaux patrons de l'instruction obligatoire ne paraissent pas, sauf quelques honnêtes exceptions, avoir un but différent de celui de leurs prédécesseurs. “ Sans doute, s'écrie l'un d'eux (2), les disciples de Loyola possèdent encore de profondes racines dans le pays, . . . sans doute ils veulent la diffusion des esprits (*sic*) par la superstition et une dévotion aveugle ; ils veulent combattre l'ignorance par le miracle ; mais n'avons-nous pas à leur opposer la vraie science, la science des encyclopédistes. . . ? Cette science, il faut l'acquérir ; comment ? *En prenant pour base l'enseignement obli-*

(1) La même menace vient d'être formulée par M. Brisson, vice-président de la Chambre des députés : “ Il faut que l'Etat se défende, il faut qu'on dise : On a établi dans ce pays-ci ce qui s'appelle la liberté d'enseignement. Mais je ne veux plus jouer vis-à-vis du cléricalisme le rôle de dupe ou de complice que jouent depuis trente ans tous les gouvernements qui m'ont précédé. Je ne veux plus laisser envahir les cadres de nos fonctionnaires par les nourrissons des congréganistes. (Applaudissements.)

“ Ceux qui ont été sur les genoux de l'Église n'entreront pas dans mes bureaux. (Très-bien !—Bravos.)

“ Comme il faut un moyen de faire montrer patte blanche, le voici : L'État dira : Désormais, je demande le certificat d'études à tous les jeunes gens qui voudront entrer soit dans les administrations, soit dans les écoles qui ont le privilège de recruter certaines fonctions publiques, c'est-à-dire l'École polytechnique, l'École forestière, l'École militaire, l'École navale, etc. . . Congréganistes, vous enseignerez, puisque la loi de 1850, et puisque le nouveau libéralisme le veut ; mais je ne vous emprunterai plus ni un ingénieur, ni un administrateur, ni un officier, ni un magistrat, ni un employé.” Discours de M. H. Brisson à ses électeurs, *République française*, 28 novembre 1879.)

(2) Le F. . . Fleury. Conférences faites dans la V. . . L. . . des Philantropes réunis, Or. . . de Paris.

gatoire et en repoussant de cet enseignement, au nom de la liberté de conscience, l'instruction religieuse."

" Considérant, déclarent quelques autres partisans de l'obligation, que l'idée de Dieu est la source et le soutien de tout despotisme et de toute iniquité.

" Les libres penseurs de Paris s'engagent à travailler à l'abolition prompte et radicale du catholicisme et à poursuivre son anéantissement par tous les moyens (1)."

Et ils demandent l'instruction gratuite, obligatoire laïque et matérialiste.

Citons un dernier témoignage, celui d'un romancier qui a déshonoré la langue française et dont le seul appui fait bien mal augurer de la moralité de la cause qu'il défend.

Eugène Sue écrivait au *National* : " Le premier moyen à employer pour combattre la réaction cléricale, c'est de soustraire à son enseignement et à son influence les générations naissantes. . . . Il faut user de toutes les ressources de la presse et des moyens d'agitation légale du pays, pour pénétrer l'opinion publique de cette vérité incontestable que l'instruction morale des enfants pourrait et devrait être complètement en dehors et distincte de l'instruction religieuse ; résumer l'éducation morale dans ce que j'appellerai le *catéchisme civique*. Cette éducation serait bien supérieure à celle que donne le *catéchisme catholique*. Celui-ci, sauf la recommandation de respecter ses parents, d'aimer son prochain, de ne pas voler, ne contient qu'un tissu d'idolâtries et de mensonges, chaos d'impositions incompréhensibles à tout le monde. "

La conclusions était : " Il faut décréter que nul citoyen ne sera autorisé par l'État à ouvrir une maison d'éducation s'il n'appartient à l'Université laïque. C'est pour l'État un devoir de salut social de refuser péremptoirement à ses ennemis l'autorisation d'élever la jeunesse dans l'aversion et le mépris des lois fondamentales du pays 2."

(1) Vœu des libres-penseurs de Paris à l'anticoncile de Naples. *La conjuration antichrétienne contre l'âme des enfants*, par l'abbé Verniolles p. 43.

2 Eugène Sue avait étudié avec soin le catéchisme civique, qui devait, selon lui, remplacer si avantageusement le catéchisme catholique ; mais sa morale n'en était pas meilleure pour cela. Il vit, en 1857, le tribunal correctionnel condamner ses *Mystères du peuple*, comme " renversant tous les principes sur lesquels reposent la religion, la morale et la société ; faisant l'apologie de l'incendie, du vol, du pillage (depuis, la

M. le Ministre de l'instruction publique n'aura pas même, devant le public, le mérite d'avoir trouvé à lui seul le principal prétexte sous le couvert duquel il veut frapper d'ostracisme toute une classe de citoyens. Il n'a eu qu'à se baisser pour ramasser ce prétexte dans la fange d'Eugène Sue. Le romancier l'avait d'ailleurs emprunté lui-même, comme nous le montrerons, à un homme dont le patriotisme ne fait plus question, à Voltaire.

Commune a mis à profit de si utiles leçons); travestissant la morale religieuse; prêchant la haine du gouvernement: excitant à la révolte....., etc., etc.; outrageant les bonnes mœurs par des descriptions immorales, des tableaux indécents et obscènes; réhabilitant les actes les plus odieux et les plus criminels, flétris à toutes les époques et par toutes les sociétés.''

Ce même Eugène Sue, que les juges traitaient si sévèrement, avait reçu, en 1845, une plume d'or de la loge d'Anvers et une médaille de celle de Bruxelles, en remerciement des services qu'il avait rendus à la cause commune. Les francs-maçons, qui demandent si haut l'instruction obligatoire, ont dit, ce jour-là, l'instruction qu'ils réclamaient.

(A suivre.)

L'ORDRE DU MONDE PHYSIQUE

ET

SA CAUSE PREMIÈRE D'APRÈS LA SCIENCE MODERNE.

L'ORDRE TERRESTRE.

L'ORDRE DANS LE REGNE ANIMAL.

ART. V.—ADAPTATION DES ORGANES AU MILIEU.

§ 1° LES OISEAUX.

Toutes les parties de l'organisme animal sont proportionnées entre elles, adaptées à leurs fonctions ; elles sont aussi en rapport avec le milieu dans lequel l'animal doit vivre ; la structure des oiseaux, des poissons, le prouve à l'évidence.

Structure de l'oiseau.—Voyez l'oiseau ; mille détails de ses organes sont adaptés à sa vie aérienne.

Il lui fallait un corps très léger, pour se soutenir facilement dans l'air, et cependant une grande vigueur, une grande activité, car le vol exige des mouvements rapides, une force considérable ; la nature y a pourvu par le développement extraordinaire de ses poumons, par la structure de ses membres et de ses os. Sa respiration est double, disent les naturalistes, (Milne Edwards, *Zoologie*, p. 403), c'est-à-dire les poumons communiquent avec des cavités répandues dans presque tout le corps ; on en trouve jusque dans les os. Grâce à cette extension de l'appareil respiratoire, l'air pénètre partout dans l'oiseau, et partout l'oxygène se trouve en contact avec le sang. De là cette chaleur, cette activité, cette impétuosité joyeuse que nous admirons dans toutes ses allures. Dans nos machines à vapeur, il a fallu multiplier la surface de chauffe, inventer des chaudières tubulaires, pour leur permettre de courir, assez rapides et légères, sur nos voies ferrées ; de même, dans l'oiseau, il a fallu développer les cavités, les conduits pulmonaires pour multiplier la surface où le sang reprend avec l'oxygène la force et la vie, et la nature l'a

fait. Chez certains oiseaux surtout, le développement de ces cavités pulmonaires est très considérable, et par suite le vol puissant ; ainsi le calao, dont la grosseur égale celle du coq d'Inde, pèse deux ou trois fois moins ; aussi vole-t-il très bien, pendant que le dindon peut à peine quitter la terre.

Les ailes.—Pour s'élaner dans l'air, et trouver dans ce fluide un point d'appui suffisant à sa propulsion, il fallait à l'oiseau des rames puissantes, qui, tout en conservant une grande légèreté, fussent d'une grande étendue, afin de frapper l'air sur une large surface. Ses membres antérieurs répondent à merveille à de telles conditions ; solides et légères, les ailes offrent mille détails adaptés à ce but. Pour vaincre la pesanteur et frapper l'air avec force, elles se rattachent solidement au corps, s'appuient sur une double paire de clavicules, ressorts puissants et souples, garnis de muscles vigoureux, qui donnent à leurs mouvements la plus grande énergie. Le sternum, qui consolide leur thorax, ressemble à la quille d'un navire destiné à fendre l'air.

Ainsi, dans la structure de l'oiseau, tout est disposé pour sa vie aérienne. “ Si un homme d'un génie supérieur, dit un savant naturaliste, voulait transformer le type des mammifères en celui d'un animal volant, parfait voilier, capable de soutenir longtemps un vol rapide, il serait conduit, de conséquence en conséquence, à former un oiseau tel que nous le connaissons, tant, jusqu'aux plus minutieux détails, tout est rigoureusement combiné et calculé, dans la composition de leur corps, pour la faculté de voler.”

Considérez, par exemple, les plumes, leur structure, le vernis qui les couvre ; n'est-ce pas la réponse à ce problème : comment couvrir le corps de l'oiseau d'une fourrure épaisse sans augmenter notablement son poids, ménager une large surface sans la rendre pesante ? Comment empêcher la pluie de la rendre plus lourde, et de refroidir cet organisme si délicat ? Un poil léger n'eût pas suffi ; une épaisse toison eût été trop lourde ; les plumes, avec leurs barbes légères, leur duvet soyeux, réunissent ces avantages sans avoir ces inconvénients ; elles sont larges et solides, chaudes et légères, et même une sorte de vernis les rend imperméables.

Ainsi construit, comme un navire aérien muni de ses rames puissantes, gonflé, ballonné, l'oiseau se lance alerte et joyeux dans les airs, et peut y fournir une course longue et rapide.

Des hirondelles, transportées de Paris à Vienne, (en Autriche), sont revenues à leur nid en six et sept heures ; des pigeons, portant

des dépêches durant le siège de Paris, parcouraient en une heure 30 à 40 lieues, et plusieurs espèces ont un vol plus rapide encore.

Généralement, plus les ailes sont étendues, relativement au reste du corps, plus le vol est puissant.

Milne Edwards en cite pour preuve les frégates et le condor.— Les frégates, dit-il, peuvent s'éloigner de terre et s'avancer en mer à des distances de plus de 400 lieues.—Le condor, grand vautour des Andes, a plus de 4 mètres d'envergure et s'élève plus haut que tous les autres oiseaux. On le voit, tantôt au bord de la mer, tantôt planant au-dessus du Chimborazo, c'est-à-dire à un niveau de sept mille mètres au-dessus du premier point. On prétend, ajoute Milne Edwards, qu'ils sont assez puissants pour enlever dans leurs serres des lamas et des moutons, et les transporter jusqu'à la cime des montagnes où ils font leur demeure.

L'oiseau pour diriger sa course, pour découvrir au loin sa proie, a besoin d'une vue perçante ; d'ordinaire, en effet, leur œil est d'une étonnante perspicacité. De plusieurs kilomètres, le milan aperçoit le lézard, le mulot dont il va se saisir ; de très loin, le moineau reconnaît le grain qu'il va prendre à terre ; il paraît même que les oiseaux peuvent adapter leur œil à des distances très diverses en le comprimant plus ou moins.

Adaptations spéciales au régime.—Dans la structure des oiseaux, il est d'autres détails qui répondent à leur régime, à leurs industries particulières ; les pattes, le bec surtout, sont appropriés à ce but.

Les pattes indiquent le séjour de l'oiseau : grêles et longues chez les échassiers qui marchent à gué dans les ruisseaux et les marais ; palmées et transformées en rames, chez les oiseaux aquatiques ; chez les grimpeurs, elles ont deux doigts en avant, deux en arrière ; chez les rapaces, ces doigts sont armés d'ongles aigus et crochus.

La forme du bec est plus significative encore ; si le bec est long, grêle et faible, l'oiseau ne pourra que fouiller dans la vase pour y chercher des vers, des insectes ; parfois, ce bec aura la forme d'une cuiller pour prendre une certaine quantité de vase, la tamiser, et retenir la proie qui s'y cache. Grâce à sa mandibule supérieure plus longue que l'autre, et terminée en boutoir épais, la bécasse peut écarter la vase et saisir sa proie toute nettoyée. Si le bec est court, épais, droit, l'oiseau sera granivore ; s'il l'a vigoureux, crochu, terminé par une pointe aiguë, il déchire la chair de sa proie ; s'il doit creuser les arbres, comme les pics, son bec sera fort et pointu, ses ongles crochus, pour se cramponner aux troncs qu'il creuse.

Chez les oiseaux de proie, dit Milne Edwards, (*Zoologie*, p. 394), chez les faucons, les aigles, les vautours, la mandibule supérieure est très courte, très forte, crochue vers le bout, et terminée par une pointe aiguë ; quelquefois même ses bords sont dentelés, ce qui en fait une arme plus terrible encore. De tous ces oiseaux, le faucon est celui dont le bec est le plus courbé, le plus court, le mieux dentelé, et, proportionnellement à sa taille, le plus robuste : aussi est-il le chasseur le plus intrépide ; le vautour dont le bec est plus allongé et, par suite, moins fort, ne s'attaque guère qu'aux cadavres.

Chez les oiseaux qui vivent de pêche, le bec s'allonge comme des pinces à longues branches ; on le voit dans les cigognes, les martins-pêcheurs ; ceux qui prennent au vol les insectes ont le bec très large, très fendu, comme les hirondelles, l'engoulevent. D'autres se servent de la langue comme moyen de préhension : alors elle est longue, et l'oiseau la darde avec une vitesse extrême ; ainsi font les pics, dont la langue effilée se termine par trois dentelures en forme de crochets.

Vous direz peut-être, en voyant l'accord de ces parties avec le régime de l'oiseau : il se sert ainsi de ces armes, parce qu'il ne peut faire autrement ; est-ce à dire qu'elles sont faites dans ce but ?

— Nous verrons plus tard ce qu'il faut penser de ce but, de sa cause ; toujours est-il que l'harmonie existe entre les moyens et la fin que nous signalons, entre les instruments de l'oiseau et les exigences de son entretien ; il lui faut tel aliment, telle proie, et de par la nature, il est armé de toutes pièces pour la trouver, la saisir, la diviser, la digérer ; l'accord existe entre le régime et l'organisme tout entier.

— Et puis, les armes du soldat sont-elles moins des œuvres d'art, parce qu'il est forcé de s'en servir uniquement pour une fin déterminée, pour l'effet qu'elles peuvent produire ? Ainsi en est-il des armes dont les oiseaux, dont tous les animaux, les insectes même sont munis par la nature.

Note.— Les oiseaux ne savent pas seulement égayer les champs et les bois par leur ramage et leur joyeuse activité ; plusieurs rendent de vrais services à l'agriculture en détruisant une foule d'insectes et d'autres animaux nuisibles aux plantes, aux moissons.

Dans un livre publié en 1862, sous le patronage d'une Société protectrice des animaux, on trouve ces quelques détails :

“ La cigogne se nourrit de reptiles.

La buse mange en un an plus de quatre mille rats, souris, mulots et taupes.

Le hibou a les appétits de la buse, et détruit en outre les insectes nocturnes et crépusculaires.

Le corbeau engloutit une quantité prodigieuse de vers blancs.

Le pic nettoie d'insectes les endroits pourris des arbres.

La caille, le râle, la perdrix mangent les vers de terre. Le coucou s'arrange des chenilles velues que les autres oiseaux ne peuvent manger.

Le merle purge les jardins de colimaçons et de limaces et, comme la grive, avale par milliers, dans le cours d'une année, les insectes nuisibles.

Le menu de l'étourneau est à peu près le même que celui du merle et de la grive; il fait aussi une forte consommation de sauterelles.

L'allouette s'attaque aux vers, aux grillons, aux sauterelles, aux œufs de fourmi.

Le moineau dévore les vers blancs, les pucerons, etc.; sa couvée a besoin de quatre cents insectes par jour.

Le bouvreuil chasse les parasites du gros bétail.

Le rossignol est un grand destructeur de larves, de cossons, et d'œufs de fourmis. La fauvette chasse dans l'air les mouches et les pucerons.

L'hirondelle se régale d'un nombre prodigieux d'insectes, etc., etc."

Il semble donc que, d'une part, le monde inférieur des insectes prépare une nourriture nécessaire à ces oiseaux; et que de l'autre, les oiseaux préservent l'agriculture des dommages que causerait la trop grande multiplication des insectes.

§ 2° LES POISSONS.

Un coup d'œil sur les poissons montre combien leur structure est en rapport avec leur milieu, leur genre de vie. Le corps du poisson est ordinairement d'une forme ovalaire, allongée; il est aplati sur les côtés, terminé en avant par une tête pointue, enduit partout d'une sorte d'huile; tous ces détails facilitent la natation.

Les membres sont transformés en nageoires qui leur servent de rames, la queue elle-même est une espèce de rame, et en même temps leur tient lieu de gouvernail.

Destinés à vivre dans un autre milieu que les mammifères, les poissons ont besoin d'un appareil tout différent pour la respiration; pour eux aussi, l'oxygène est nécessaire, mais ils ne peuvent le recueillir que dissous dans l'eau, et dans ce but, au lieu de poumons, ils ont des branchies.

Les branchies se composent de lamelles minces et nombreuses, disposées comme les barbes d'une plume sur un arceau cartilagineux, ordinairement des deux côtés de la tête. Ces lamelles sont pénétrées par un nombre infini de petits vaisseaux qui apportent le sang du cœur, pour le mettre en contact avec l'oxygène de l'air dissous dans l'eau et lui rendre son énergie vivifiante; disposition propre au milieu dans lequel le poisson doit vivre, car hors de l'eau, ces lamelles se pressent, se collent l'une à l'autre, et ne permettent plus à l'air de pénétrer jusqu'à leurs tissus; le poisson périt alors asphyxié au milieu même de l'oxygène respirable.

Tel est toujours le mécanisme de la respiration branchiale: mais quelle variété dans l'appareil lui-même! Vous y trouvez des lames, des peignes, des bouquets, des cils, des lamelles en forme de plumes, etc., en un mot, des formes si variées que la nature semble avoir voulu réaliser toutes les manières imaginables d'accroître la surface par des divisions et des saillies extérieures.

Ainsi organisés pour la vie aquatique, les poissons respirent à l'aise dans l'eau; on les y voit nager, lutter de vitesse, se jouer avec grâce, se lancer comme une flèche vers leur proie, ou fuir leurs ennemis, etc.

Plongés dans un milieu très dense, il fallait à leur œil un cristallin plus dense encore, et très réfringent; il l'est en effet, et sa forme presque sphérique assure le résultat voulu, la concentration des rayons lumineux nécessaire pour la vision.

Ils sont très voraces, et les parois de leur bouche sont recouvertes de dents ou de crochets formidables chez certaines espèces, chez les requins, par exemple. Ces dents affectent diverses formes d'après le régime de l'animal: les unes sont pointues, les autres arrondies, d'autres recourbées, etc.—et quand elles tombent, elles se renouvellent.

On le devine, dans cette lutte pour la vie, il y a des victimes, il y a des espèces plus faibles, moins armées, qui deviennent la proie des plus fortes; et cependant ces espèces destinées à la nourriture des autres se perpétuent, se conservent toujours: c'est que la nature les a douées d'une prodigieuse fécondité; la sardine, la morue, les harengs ont des œufs par myriades: "On a compté dans un hareng près de cinquante mille œufs, dit Delafosse, (*Zoologie*, p. 215); dans une tranche, près de quatre cent mille; dans une morue, plus d'un million!" Chez l'esturgeon, le nombre des œufs va même jusqu'à qua-

torze ou quinze cent mille ; ils forment presque le tiers du poids de l'animal. (*Dictionnaire d'Orbigny*, art. Esturgeon.)

Aussi ces espèces pullulent toujours, malgré toutes les causes de destruction.

Voyez les harengs : d'ordinaire, ils habitent les mers du Nord, mais ils viennent déposer leurs œufs près de nos côtes, où la température plus élevée favorise leur éclosion. A la fin de juin, dit Milne Edwards (*Zoologie*, p. 460), ils s'avancent " en vastes bancs serrés qui ont parfois plusieurs lieues d'étendue, et plusieurs centaines de pieds d'épaisseur, et se répandent sur les côtes d'Angleterre et d'Ecosse, etc."

D'autres espèces moins nombreuses sont mieux armées, et la nature a varié de mille manières leurs moyens d'attaque et de défense.

Il en est dont la mâchoire est munie d'une double ou triple rangée de dents formidables, comme le requin ; d'autres qui peuvent enfoncer dans le corps de leur victime une sorte d'éperon long et pointu : (l'espadon.)

On trouve même réalisées, chez quelques-uns, des machines semblables à nos engins de destruction les plus récemment inventés, par exemple, dans les torpilles et les gymnotes.

La torpille, dont le corps présente la forme d'un disque aplati porte des deux côtés de la tête un appareil électrique capable d'engourdir le bras qui la touche. Cet appareil se compose d'une multitude de tubes membraneux verticaux, serrés les uns contre les autres, comme les cellules des abeilles, et animés de nombreuses fibres nerveuses ; il forme comme une bouteille de Leyde, ou même une batterie électrique au service de l'animal. Ces tubes, ou plutôt ces prismes à section d'ordinaire hexagonale, semblent à première vue formés d'une gelée uniforme : en réalité, ils se composent d'une multitude de couches superposées, comme les rondelles d'une pile de Volta. (*Dictionnaire des Sciences*, de Privat-Deschanel et Focillon.)

Le gymnote est plus puissant encore. C'est une espèce d'anguille assez grosse qui atteint deux mètres de longueur ; il donne des commotions électriques assez fortes pour abattre des hommes, et même des chevaux. (Milne Edwards, *Zoologie*, p. 451) ; il tue ainsi, même à distance, les poissons dont il se nourrit, et cela se conçoit, puisque l'eau conduit fort bien l'électricité.—Pour le prendre, les Américains poussent en avant des chevaux sauvages dans les étangs où il se

trouve : le gymnote, par une décharge formidable, étourdit ces chevaux, ou même les tue, mais son électricité s'épuise, et les pêcheurs peuvent alors le prendre sans danger.

Note.—Geoffroy Saint-Hilaire a montré comment les poissons, malgré leurs différences de structure, offrent partout des analogies avec les autres vertébrés, et rentrent dans cette unité de plan, de composition, qui montre l'ordre, l'harmonie dans toutes les parties du règne animal.

ART. VI. LES INSTINCTS.

A la guerre, il ne suffit pas d'avoir des armes excellentes, il faut encore savoir les manier, et pour y réussir, le soldat doit acquérir, par de longs exercices, la science et la dextérité nécessaires. L'animal n'a pas besoin de cette longue préparation : non seulement la nature lui donne des armes pour la lutte, elle lui apprend encore à s'en servir, elle le guide dans ses opérations par un instinct infail- libre, et dès la première fois, il exécute parfaitement, sans hésiter, ce qui est utile pour sa défense, pour sa vie, pour le bien de son espèce.

Parmi ces instincts, le premier comme le plus nécessaire est celui qui leur apprend à chercher leur nourriture, et plusieurs le font avec une habileté, une adresse étonnante. Le merle, la grive, savent trouver des insectes, des vers, là où rien ne semble dénoter leur présence. D'autres amassent pour la saison rigoureuse : ainsi l'écureuil est thésauriseur, il fait un trou profond dans la terre, y entasse des graines, du blé, des glands, mais surtout des noix et des noisettes, et même il a soin de se préparer plusieurs greniers, pour que l'un puisse suppléer à l'autre en cas de besoin.

Une espèce de lapin de Sibérie, le *Lagomys Pica*, cueille en automne les herbes les plus succulentes des prairies, les étale au soleil, les amasse en des trous à l'abri de la pluie et de la neige, puis se construit une voie souterraine qui va de sa demeure à ces provisions.

Mais les instincts les plus remarquables ont pour but la conservation, le bien de l'espèce : "L'impulsion intérieure qui détermine les oiseaux à se tenir pendant des semaines presque immobiles sur leurs œufs, qui leur fait construire d'avance et avec tant d'art une demeure pour y abriter leurs petits, qui les pousse à veiller au bien-être de leur jeune famille. . . . , ces facultés, ces phénomènes excite-

ront toujours dans notre esprit autant d'étonnement que d'admiration, et nous enseignent, plus éloquemment que des paroles ne sauraient le faire, combien la puissance créatrice de tant de merveilles doit être au-dessus de tout ce que l'homme peut imaginer ou concevoir." — (Milne Edwards, *Zoologie*, p. 239.) Nulle part, en effet, n'apparaît d'une manière plus évidente ce caractère de finalité que nous cherchons dans la nature.

Les nids des oiseaux.—Voyons les nids des oiseaux : leur forme, leur structure est toujours la même pour ceux d'une même espèce, mais varie beaucoup d'une espèce à l'autre ; toujours, dit Milne Edwards, toujours ils sont parfaitement appropriés aux besoins de la jeune famille. Les œufs doivent être déposés sur un coussin qui puisse plus tard devenir un berceau moelleux, chaud et solide, pour l'être débile et nu sorti de sa prison. L'oiseau, qui n'a jamais vu construire de nid, fabrique le sien du premier coup et d'une manière parfaite, selon le type propre à son espèce. Pour le consolider, il sécrète une salive visqueuse avec laquelle il sait faire d'un peu de poussière ou d'argile un mastic parfait. Pour en garnir l'intérieur, il recueille la laine, le crin, les aigrettes des plantes cotonneuses ; parfois même, c'est aux dépens de leur propre substance que les parents préparent un lit à leur progéniture : c'est ainsi que l'eider, gros canard de l'Islande et de la Laponie, arrache le duvet soyeux de sa poitrine pour le nid de ses petits : Leur couchette n'est autre chose que l'édredon le plus délicat.

Le nid du chardonneret est admirablement tissé, à l'intérieur surtout : comment l'oiseau peut-il le construire avec une régularité si parfaite ? On l'a observé tournant sur lui-même pendant qu'il dispose le fil à l'intérieur de son nid : il exécute rapidement ces évolutions, allongent son bec à mesure qu'il s'écarte du fond, où ses pieds restent fixés comme sur un pivot central.

Le pic-vert peut se façonner une habitation plus solide ; armé d'un bec fort et pointu, il peut percer, amenuiser l'écorce et le bois ; il se fait donc un trou dans un arbre en guise de nid ; l'ouverture est juste ce qu'il faut pour qu'il y puisse entrer, mais le trou se termine par une chambrette capable de contenir sa petite famille.

Dans les pays chauds, un grand nombre d'oiseaux suspendent leurs nids à l'extrémité de branches longues et flexibles, pour les mettre à l'abri des singes et des autres grimpeurs. Ainsi, en Australie, le dicée à bec d'hirondelle, petit oiseau à brillantes couleurs, fixe le sien au bout de quelque branche d'acacia-pleureur : il est en

forme de bourse, composé d'un duvet semblable au coton, mais si bien entrelacé qu'on dirait un petit sac de drap blanc. — Un autre oiseau, le plectorhinque, suspend son nid comme un gracieux hamac au moyen de plusieurs fils.

Au Brésil, le rubis-topaze, ainsi nommé parce que son plumage présente sur sa tête l'aspect d'un riche rubis, et d'un topaze sur sa gorgerette, le rubis-topaze n'a pas besoin d'une branche ; une feuille lui suffit pour y attacher son nid comme une bourse légère où il déposera ses œufs. (*Les Architectes de la nature*, par Wood, (870, p. 174.)

Dans l'Inde, dit encore ce naturaliste (p. 152), on trouve un oiseau tailleur, l'Orthotome longue-queue, qui sait fort bien coudre pour construire son nid. Il choisit dans ce but une large feuille vers le bout d'un rameau flexible, perce sur les bords une rangée de trous, puis avec son bec y introduit une longue fibre, la tire, et rapproche les deux côtés. Il forme de cette manière un cornet, un cône creux, dans lequel il apporte un duvet blanc ; il construit de la sorte un nid chaud, léger, élégant, à peine visible dans le feuillage de l'arbre, et sûr contre tout autre ennemi que l'homme.

Ainsi en est-il des autres espèces d'oiseaux : chacune sait préparer à ses petits une couche plus ou moins délicate suivant les besoins de ces frêles créatures. Quand les œufs sont éclos, le père et la mère s'empressent d'apporter à leur nichée la nourriture convenable, et même dans les premiers jours, où l'alimentation doit être plus délicate, ils dégorgeant dans le bec de ces petits affamés un aliment déjà préparé dans leur propre estomac.

Les instincts des poissons, leurs mœurs, leurs habitudes sont moins connus ; quelques-uns, pourtant, offrent des particularités remarquables. Il en est qui viennent fréter dans nos rivières, et puis retournent à la mer ; d'autres naissent dans la mer, et viennent grandir dans l'eau douce.

Les saumons pendant l'hiver habitent les mers du Nord ; au printemps ils remontent les rivières, et la femelle y dépose ses œufs dans le sable et le gravier. Dans ces migrations, ils vont en longues files, guidés par un des plus vieux ; si quelque danger les presse, telle est leur rapidité que l'œil a peine à les suivre ; si une digue, une cascade s'oppose à leur marche, ils s'appuient contre un rocher, courbent leur corps comme un arc, puis, le redressant avec force, ils s'élancent à une hauteur parfois de 4 à 5 mètres, pour franchir

l'obstacle rencontré. Les saumons reviennent ainsi jusqu'aux ruisseaux où ils sont nés.

Les anguilles ont des migrations semblables; d'après quelques auteurs, elles naissent dans la mer, puis remontent les rivières pour se rendre aux eaux stagnantes où elles grandissent.

Ce sont là quelques exemples entre mille : chaque animal a ses instincts, ses ruses de guerre pour l'attaque, pour la défense ; les plus stupides deviennent adroits dans le danger.—Les bêtes à corne montrent ordinairement peu de savoir-faire : dans les vastes pampas de l'Amérique du Sud, où ces animaux sont en grand nombre et vivent en liberté, on les voit, à l'approche des grands carnassiers, se réunir, se disposer en cercle, et pendant que les plus faibles se placent au centre, les plus forts, serrés les uns contre les autres, présentent à l'ennemi leurs cornes redoutables.

Chez plusieurs espèces supérieures, telle est parfois l'industrie et l'adresse, que l'homme ne ferait pas mieux-en pareille occurrence ; est-ce à dire qu'ils ont de l'intelligence ? Non sans doute. Bossuet (*Connaissance de Dieu et de soi-même*, ch. 4) prouve très bien qu'ils n'ont pas l'intelligence proprement dite, la raison qui abstrait et généralise, qui connaît les choses spirituelles, les vérités absolues, les principes universels (1). Mais, quelle que soit l'étendue de leurs facultés, la question d'origine reste la même ; et nous le demandons, quelle est la cause première, la raison pleinement suffisante de cette série d'êtres si bien doués ! d'où vient cette habileté même, cette adresse qu'ils déploient ? Quand vous leur supposeriez un certain degré d'intelligence, quelle plus grande absurdité qu'une cause aveugle suffisante pour produire des effets intelligents ?

(1) Il n'entre pas dans notre dessein de montrer la différence qui sépare l'instinct de l'intelligence propre à l'homme. Bossuet l'a fait d'une manière suffisante, et, dans ces derniers temps, cette question a été traitée d'une manière à la fois très spirituelle et très philosophique par le R. P. de Bonniot, dans son livre de *La Bête*.

(A continuer.)

LA PETITE-NIECE D'O'CONNELL

(Suite.)

Elle cacheta la lettre et la confia à une vieille femme qui l'affectionnait beaucoup et dont elle était sûre. Puis elle revint plus tranquille près de son oncle. La poitrine de sir Glengarry se soulevait par instants avec de longs soupirs ; mais il était toujours immobile. Cependant, comme le jour paraissait elle crut voir sir Robert faire un léger mouvement, elle s'approcha : il ouvrit les yeux.

Ellen retint une exclamation de joie et saisit la main du malade :

" Mon oncle ! " dit-elle.

La jeune fille tremblait ; son cœur battait à se rompre, son anxiété était d'autant plus vive qu'elle avait une lueur d'espoir.

" Sir Robert, répéta-t-elle, m'entendez-vous ? "

Un battement de cils à peine marqué lui répondit.

Ellen se rappela qu'elle avait un devoir à remplir : mais ce devoir lui coûtait un violent effort. Elle se pencha tout près de l'oreille de son oncle et pressa dans ses doigts la croix de son chapelet. La parole expirait sur ses lèvres : mais elle se reprocha sa faiblesse, et d'une voix tremblante elle dit :

" Mon oncle, il faut penser à Dieu . . . "

Elle s'arrêta un instant, effrayée de sa propre hardiesse. Puis elle fit appel à toute son énergie et continua :

" Il faut vous réconcilier avec lui . . . "

Ellen n'en dit pas davantage, la main de sir Glengarry pressa faiblement la sienne. Il voulut parler : ses lèvres s'entrouvrirent : mais il ne put articuler aucun son.

Ellen, heureuse, se retournait déjà pour envoyer chercher M. Mac-Keller, quand tout à coup la porte s'ouvrit, livrant passage au médecin. Le domestique se retira, et la jeune fille resta seule avec le docteur, qui la questionna minutieusement, tout en préparant ses instruments.

Un instant après, le médecin tira sa lancette, et fit à sir Glengarry une saignée au bras. Le sang coula noir et épais d'abord, plus

clair ensuite, et enfin d'un rouge vif. Le docteur, qui suivait les progrès de son traitement avec attention, se releva, et, s'adressant à la jeune fille :

“ Votre oncle est sauvé, mademoiselle, il ne lui faut plus que du repos et des soins.

— Dieu soit loué ! ” murmura Ellen.

Elle aida le docteur à bander le bras de son oncle, puis, quand elle se trouva de nouveau seule avec sir Robert, plongé dans un lourd sommeil, elle tomba dans un fauteuil épuisée plus encore par l'effort moral qu'elle avait fait que par la fatigue qu'elle éprouvait.

CHAPITRE VII

Sir Glengarry dormit longtemps. Le calme revint peu à peu sur ses traits, et sa nièce, qui le considérait, se sentit bientôt rassurée. Le danger était éloigné, l'inquiétude s'envolait aussi.

Ellen prit alors quelque repos, et, heureuse d'avoir enfin abordé l'esprit de son oncle, elle chercha les moyens de donner suite à ses projets et d'amener le prêtre catholique à Glengarry-Castle.

Mais elle n'en eut pas le loisir.

Dès le lendemain mistres Plumett et sa sœur arrivèrent au château.

Prévenues par Edgar, elles avaient pris l'express d'Ecosse, et étaient accourues auprès de leur oncle.

Ellen descendit les recevoir ; mais elles répondirent à peine à son salut et affectèrent de ne pas lui demander des nouvelles de sir Robert.

Quand elles entrèrent dans l'appartement du malade, sir Glengarry dormait encore. Il ouvrit les yeux au bruit qu'elles firent, les reconnut, mais détourna la tête et sembla chercher quelqu'un.

“ Miss Ellen ? ” murmura-t-il.

La jeune fille s'approcha.

“ Me voici, mon oncle. ”

Sir Glengarry lui tendit la main ; les deux Anglaises se redressèrent, le dépit les mordit au cœur, et elles se regardèrent avec consternation.

Mistress Plumett, obligée de retourner auprès de ses enfants, ne passa qu'un jour à Glengarry-Castle. Mais, avant de partir, elle essaya de persuader à son oncle que la présence de sa sœur lui serait très utile. Sir Glengarry jeta un regard vers Ellen, hésita un

instant ; mais, trop faible encore pour imposer énergiquement sa volonté, il accepta cette offre, et la vieille fille resta.

La présence de miss Mathilda au château avait un double but dans l'esprit des deux femmes. Dès le premier moment elles avaient reconnu la bienveillance de sir Glengarry envers Ellen, et elles avaient de nouveau tremblé pour leurs intérêts. Mistress Barbara s'était dit qu'il fallait à tout prix sauver l'héritage, objet de toutes ses convoitises, et saisissant le prétexte de la maladie de sir Robert, elle avait laissé sa sœur au château comme une sentinelle pour empêcher l'ennemi d'avancer.

Mis Tilda, vivant désormais tous les jours auprès de sir Glengarry, ne tarda pas à s'apercevoir qu'il témoignait à Ellen une affection paternelle. Quand la jeune fille venait s'asseoir près du malade, pendant qu'elle lisait pour le distraire le journal du soir, sir Robert semblait heureux. Il appelait souvent Ellen, il la retenait de longues heures auprès de lui, et, si elle arrivait, le sourire aux lèvres, il lui tendait sa large main, avec une expression de contentement dans les yeux.

Heureuse de ces bonnes dispositions, la jeune fille en ressentait un bonheur d'autant plus profond, qu'elle voyait clairement les ravages que la maladie avait causés dans la santé de son oncle. Quelques jours de repos absolu l'avaient fait rapidement entrer en convalescence ; mais combien ses cheveux avait blanchi ! comme ses épaules s'étaient voutées ! Ellen remarquait avec tristesse les rides nombreuses et profondes qui sillonnaient le front de sir Robert, et quand il était étendu dans son fauteuil, près de la fenêtre, les traits de son visage étaient creusés et défaits. La force manquait à cet homme autrefois si robuste, et il était frappant de voir comment quelques heures de souffrance avaient fait un vieillard de ce hardi chasseur.

Cependant, à force de soins et de précautions, sir Glengarry se remit peu à peu. Miss Mathilda s'empessait pour lui rendre tous les services infatigables ; il la repoussait souvent, faisant peu de cas de sa présence et ne la remerciant jamais. Mais, à mesure que la santé de sir Glengarry s'améliorait et que la vie revenait dans ses veines, à mesure aussi une guerre sourde et impitoyable était savamment dirigée contre Ellen par miss Mathilda. Celle-ci très occupée de l'affection de sir Robert pour la jeune Irlandaise, avait fait part à sa sœur de toutes ses craintes et pris d'énergiques résolutions. De nouveau les domestiques furent gagnés par Edgar, qui

profita habilement de la faiblesse de son maître, et bientôt Ellen put se convaincre qu'elle était plus que jamais isolée au château et qu'il ne lui restait plus qu'un défenseur et qu'un ami : sir Glengarry lui-même.

Ellen s'efforçait d'oublier ses ennuis en causant avec son oncle des sujets qui lui tenaient le plus au cœur, et la présence de miss Mathilda elle-même ne l'empêchait pas d'entraîner sir Robert à sa suite dans des souvenirs de famille qui rapprochaient le moment, si ardemment désiré, où elle le verrait revenir à la foi de l'Irlande.

Au sortir de ces conversations, miss Tilda montait à sa chambre plus effrayée et plus violente. Elle saisissait alors sa plume et écrivait des pages enfiévrées par la crainte à sa sœur Barbara. Et la réponse apportait toujours plus d'âpreté dans ses rapports avec Ellen, si bien que celle-ci avait fini par croire que c'était la foi protestante de sir Glengarry que miss Mathilda craignait de voir se perdre. Mais la religion préoccupait peu l'esprit de la vieille fille. Elle ne pensait qu'à la riche proie qu'elle ne voulait pas laisser échapper. Elle voyait, aussi bien qu'Ellen, l'état de sir Glengarry, qui, à peine remis, pouvait à la moindre émotion être atteint d'une seconde attaque probablement mortelle. Le but devenait proche, le long et doux rêve allait enfin se réaliser, et il ne fallait pas qu'une enfant de vingt ans, une étrangère, une Irlandaise, une catholique, détruisît tant d'espérances et fit crouler un si bel édifice.

Un jour, miss Mathilda sembla avoir pris quelque importante décision. Ses yeux brillaient, ses papillottes s'agitaient au vent, elle passait comme un tourbillon au milieu du château. Vers le soir on la vit partir d'un pas rapide et se diriger vers le bourg de Luss. Elle ne revint qu'à la nuit, après trois longues heures d'absence, et nul ne sut ce qu'elle fit dans l'intervalle ; mais le regard qu'elle jeta sur Ellen, en traversant le salon pour regagner sa chambre, était encore plus chargé de haine qu'à l'ordinaire.

Le surlendemain, Ellen eut à son tour occasion d'aller au village pour visiter plusieurs familles pauvres et rapporter quelques menus objets dont elle avait besoin.

Elle partit par une belle journée de décembre, froide, neigeuse, qui mettait des glaçons au bout des aiguilles des pins et qui faisait geler le lac Lomond. De grandes volées d'oiseaux sauvages tournaient autour des crêtes des montagnes, un tapis blanc comme un linceul enveloppait la terre et prenait sur les pentes du Ben Lomond des reflets d'un gris bleuté. Enveloppée dans son manteau de drap

doublé de fourrure, dont le capuchon à gland de soie pendait dans son dos, Ellen marchait vite, glissant dans le sentier qui descendait de Glengarry-Castle, marquant ses pas dans la neige durcie.

Son esprit s'éveillait à l'inquiétude devant la persistance des sentiments hostiles de miss Mathilda. La jeune fille se demandait si les espérances qu'elle avait conçues pour la conversion de son oncle ne seraient pas déçues et si l'édifice qu'elle voulait élever ne serait pas renversé par un vent d'orage. Mais elle était décidée à être jusqu'au bout ferme dans sa conduite, et à ne pas se détourner sans raison graves du but qu'elle s'était proposé.

Ellen arrivait à Luss ; elle remarqua avec surprise que les premiers regards qui s'attachèrent sur elle étaient pleins de malveillance. Elle ne voulut pas y prendre garde et salua, comme d'habitude, de son sourire un peu mélancolique, tous ces visages connus.

Mais sa surprise ne fit que s'accroître quand elle vit que personne ne répondait à ses avances, et qu'après son passage on chuchotait à demi-voix en la montrant du doigt. Son cœur se serra malgré elle ; car elle aimait ces paysans simples et rudes, auxquels elle n'avait fait que du bien.

Elle s'avança vers la boutique dans laquelle elle voulait pénétrer et elle allait y entrer lorsque la marchande, qui se tenait sur le seuil, l'aperçut, fronça le sourcil, et poussa brusquement la porte qui se referma avec un bruit sec.

Stupéfaite, Ellen se retourna et jeta un long regard autour d'elle comme pour chercher l'explication de cette énigme. Le sang monta à ses joues empourprées et elle se sentit frissonner, mais aucun sourire ami ne répondit à son appel, elle fit quelques pas, et, baissant la tête, elle sentit une larme brûlante perler soudain à sa paupière, rouler sur sa joue et tomber enfin sur sa main glacée.

A ce moment le pasteur protestant de Luss, M. Carrell, sortit de chez lui ; il était couvert de fourrures et ses souliers plats frappaient sur le sol avec des coups lourds et réguliers. En apercevant Ellen, il eut un léger mouvement de surprise, s'arrêta un instant, hésita, puis s'avançant vers la jeune fille de l'air d'un homme qui a pris une subite résolution, il la salua et la pria de vouloir bien le suivre un instant. A peine remise de sa surprise, Ellen le suivit machinalement à travers un jardinet soigné dans lequel couraient plusieurs enfants surveillés par une grande dame aux traits anguleux, traversa un vestibule et s'arrêta enfin devant une porte que le pasteur ouvrit.

C'était le salon de M. Carrell, une petite pièce carrée éclairée par une fenêtre, et dont les murs blancs s'élevaient sans autres décorations que quelques portraits de famille. Au milieu étaient une table recouverte d'un tapis, deux ou trois fauteuils et plusieurs chaises. Ellen s'assit. Le pasteur s'approcha d'elle ; c'était un homme d'une cinquantaine d'années, court, gras, rose, avec des mèches indomptées qui couraient sur son front. Il avait des manières et un langage prétentieux et fixait sur Ellen un petit œil rond d'un gris pâle.

"Mademoiselle, lui dit-il d'un son de voix mielleux, pardonnez-moi de vous avoir aussi singulièrement amenée ici ; mais de graves motifs me pressaient d'avoir un entretien avec vous."

Ellen, de plus en plus surprise, les yeux fixés sur M. Carrell, cherchait vainement à deviner la pensée du pasteur.

Il semblait embarrassé et passait la main dans ses favoris grisonnants.

"Vous avez l'air de ne pas me comprendre, miss Ellen Mac-Gaway ?" dit-il.

Le regard de la jeune fille lui montra clairement qu'il disait vrai.

"La marche des circonstances force bien souvent notre volonté, alors même qu'elle voudrait rester libre."

Ellen, de plus en plus intriguée, se décida à demander les explications que le pasteur semblait, par ses réticences, hésiter à lui donner.

"Monsieur, dit-elle, veuillez vous expliquer ; je vous avoue que je ne comprends rien à tout ce qui se passe ici.

—Mademoiselle, un pasteur a le droit et le devoir de veiller sur son troupeau ; c'est une mission sacrée, souvent rude et pénible à remplir."

Il s'arrêta un instant, stupéfait de son début, et reprit les yeux à demi clos :

"C'est à lui qu'est dévolu le soin d'écarter le loup de la bergerie, et d'empêcher les agneaux de suivre les pas du tentateur."

Impatentée de toutes ces phrases dont elle ne saisissait pas le sens, Ellen interrogeait vivement du regard le placide visage du pasteur.

"Le mauvais exemple est une des formes que prend le loup, dit M. Carrell avec emphase, et je dois prévenir ceux qui en sont la cause, involontaire sans doute."

La jeune fille commença à comprendre : une flamme brilla furtivement dans ses yeux.

“ Le château de Glengarry, continua le pasteur, a toujours été le foyer d'où a rayonné le modèle que mes paroissiens ont à suivre, miss Ellen, et j'aurais voulu qu'il en fût toujours ainsi. Malheureusement les circonstances ont changé depuis votre arrivée. Oh ! je respecte plus que nul autre la recherche honnête de la fortune ; mais la poursuite de l'héritage d'un célibataire âgé et malade est un scandale que..... ”

Il n'acheva pas. Ellen s'était levée toute droite, la pleine compréhension des accusations portées contre elle avait fait monter jusqu'à son front une rougeur ardente, elle se redressa avec une suprême dignité, et interrompant brusquement le pasteur :

“ Assez, monsieur ! s'écria-t-elle, ne continuez pas ce que vous n'avez pas le droit de me dire, et n'ajoutez pas que vous pouvez croire à l'accusation d'une femme qui ne recule devant aucune impudence. ”

Elle marcha vers la porte, l'ouvrit toute grande, et, pendant que le pasteur, stupéfait à son tour, la regardait s'éloigner, elle s'enveloppa de son manteau et disparut.

Ellen prit sa course vers le château, et ce ne fut que dans sa chambre, qu'elle retrouva le complet souvenir de ce qui lui était arrivé. Elle savait à présent ce qu'avait été faire à Luss miss Mathilda. Elle comprenait son regard chargé de haine et de fiel ! Et maintenant, assise devant la table de sa chambre, la tête dans ses mains, le cœur brisé, elle est anéantie sous le poids du désespoir. Et pourtant elle n'a pas une parole de haine, pas un sentiment de colère, pas un désir de vengeance : Ellen est chrétienne, elle a déjà pardonné. Mais son œil cherche en vain à sonder le mystère, la pauvre enfant ne comprend pas ce que l'on voudrait d'elle, ni ce qu'elle doit faire.

Peu à peu Ellen devint plus calme, elle songea que son devoir la retenait auprès de son oncle qui devait ignorer son chagrin : elle se dit qu'elle trouverait la force de supporter la haine de miss Mathilda, et, tout à coup, dans un mouvement qu'elle fit, la petite croix d'O'Connell se détacha de son cou et roula dans ses doigts.

Ellen la saisit, la porta à ses lèvres et la pressant avec transport, chercha sur ce souvenir à oublier l'offense et à trouver le courage de continuer sa vie, vaillante et résignée ; puis ses larmes se séchèrent, la paix revint dans son cœur, et lorsque, quelques heures plus

tard, la cloche du soir l'appelait à la salle à manger, le cœur d'Ellen Mac-Gaway commença à trouver le repos.

Miss Mathilda fut extrêmement surprise quand elle vit que ses menées, ses calomnies et ses injures n'altéraient pas la tranquillité d'âme et la paix de la jeune fille. Elle avait cru que l'intervention du pasteur et l'attitude de la population du village et des gens du château, suffiraient à faire partir Ellen et à l'obliger à quitter sir Robert ; mais, déçue dans ses espérances, elle chercha aussitôt une nouvelle et plus perfide machination.

Un matin que la jeune fille cousait auprès de son oncle, en compagnie de miss Mathilda, un domestique apporta le courrier. Un observateur attentif eût pu voir un léger rougeur couvrir alors les traits de miss Tilda et son regard, qui se fixait sur Ellen avec une joie cruelle, se voiler un instant. Mais sir Glengarry ne remarqua rien et continua à parcourir les adresses du paquet de lettres qu'il avait devant lui.

Tout à coup il eut un mouvement de surprise.

"Tiens ! une lettre pour vous, Ellen," dit-il.

"Une lettre pour moi ?" répéta Ellen, surprise.

Elle se leva, prit l'enveloppe fermée et, faisant quelques pas, s'appuya dans l'embrasure de la fenêtre et brisa le cachet. Soudain une pâleur livide se répandit sur ses traits : le billet qu'elle venait d'ouvrir ne portait aucune signature... Ellen parcourut vivement des yeux les quelques lignes qu'elle avait devant elle, tracées par une main dont l'écriture était déformée à dessein :

"Mademoiselle,

" Vos intentions sont connues ; mais vos projets
" seront déjoués : on vous surveille maintenant que l'on sait qui
" vous êtes, et le but odieux que vous poursuivez."

C'était tout. Ellen se sentit frappée au cœur, un cri étouffé sortit de ses lèvres, et elle s'appuya au dossier d'un fauteuil pour ne pas tomber.

Sir Glengarry se retourna, il vit sa nièce si pâle, qu'il en fut effrayé :

"Qu'avez-vous, Ellen," s'écria-t-il ?

La jeune fille était hors d'état de répondre.

"Est-ce que c'est une mauvaise nouvelle ?... Qui peut vous écrire ?
Voyons cette lettre et remb'ez si vous voulez...."

—Non, non, c'est inutile," dit Ellen, retenant le feuillet entre ses doigts avec un mouvement de terreur.

Elle s'enfuit en courant, et sir Glengarry, froissé de ce qu'il croyait un manque de confiance chez sa nièce, reprit son journal en fronçant le sourcil. Miss Mathilda se sentait gênée et cependant un imperceptible sourire avait dilaté ses traits, quand elle avait vu sir Robert se rejeter, mécontent, dans son fauteuil.

"Nous avons fait d'une pierre deux coups," pensa-t-elle.

Quant à Ellen, elle était montée chez elle, brisée. En face du tallet fatal qui était tombé à ses pieds, elle comprenait qu'il lui était désormais impossible de rester au château. Elle devait fuir, s'éloigner, pour écarter d'odieus soupçons qui révoltaient son honnêteté.

"Mais où aller ? que devenir ?" se demandait-elle.

Alors seulement la pensée qui, dans son ignorance des passions du monde, ne lui était pas encore venue, que mistress Plumett et sa soeur attendaient l'héritage de leur oncle et craignaient qu'on ne le leur enlevât, se présenta à son esprit et y jeta la lumière.

(A continuer.)

GARCIA MORENO

(Suite.)

§ 3. *L'assassin Cornejo.* (1869).

Le Révolution était battue en fait et en droit ; en fait, par l'avènement de Garcia Moreno au pouvoir malgré les efforts désespérés de la secte ; en droit, par la nouvelle constitution qui ruinait tous ses principes. Elle jura la perte de l'audacieux qui avait osé la museler.

Au commencement de décembre, plusieurs jeunes gens, à la tête desquels se trouvait un certain Manuel Cornejo, tinrent un conciliabule pour concerter le moyen d'assassiner le président et de s'emparer des casernes de Quito.

La Providence déjoua encore une fois leurs trames infernales. Le 14 décembre, au moment d'en venir à l'exécution, un des initiés, Sandrey, cédant au remords, découvrit au président son fatal secret et le nom des assassins. Cornejo et ses complices furent saisis et condamnés à mort.

Reconduit à la caserne pour y attendre l'heure de l'exécution, Cornejo pleurait à chaudes larmes. Vers une heure du matin il tomba aux genoux du colonel Dalgo, qui faisait sa ronde, et le supplia par tous les saints du ciel de lui obtenir à l'heure même une audience de Garcia Moreno. Dalgo touché prit sur lui d'éveiller le président et de lui présenter son prisonnier. Ce fut une scène déchirante. Garcia Moreno se laissa fléchir et renvoya ce pénitent contrit et humilié, sans lui imposer d'autre peine qu'une expatriation de huit années.

Le candide Cornejo n'oublia pas son bienfaiteur. Arrivé à la frontière, il publia contre Garcia Moreno un abominable pamphlet dans lequel il déclare que "l'assassinat d'un tel monstre est un droit sans lequel la liberté dont Dieu a doté l'homme deviendrait une duperie."

Pendant qu'on arrêtait à Quito les meneurs de la Révolution, leur programme s'exécutait à Cuenca où de jeunes séditieux faillirent assassiner de la manière la plus brutale, le gouverneur, don Carlos Ordonez. Ces misérables furent saisis et traduits devant un conseil de guerre. On essaya d'intimider les juges en affichant sur les murs

des menaces de mort. Mais les terroristes en furent pour leurs frais ; le conseil de guerre condamna les principaux coupables à la peine de mort et les autres aux travaux forcés.

Après dix ans de combats, le président restait le maître. La Révolution comprit enfin que le peuple s'unissait au gouvernement pour donner congé aux anarchistes. Les chefs prirent la route du Pérou ou de la Nouvelle-Grenade, attendant des jours plus favorables aux travaux maçonniques. Le calme le plus complet s'établit dans le pays, ce qui permit à Garcia Moreno de s'adonner tout entier à son œuvre civilisatrice.

§ 4. *Le clergé, l'armée, la magistrature. (1869-1875).*

Pour travailler efficacement à la régénération d'un peuple, l'homme d'Etat doit se recruter une triple armée de collaborateurs : prêtres zélés, soldats fidèles, magistrats intègres.

Pour le premier point Garcia Moreno exposa ses vues au Saint-Père, qui le remercia de son zèle et lui envoya un nouveau délégué, chargé de concerter avec le gouvernement et l'épiscopat les mesures nécessaires pour arriver à obtenir un clergé modèle.

Sous l'impulsion du président, qui les favorisait de tout son pouvoir, plusieurs conciles provinciaux firent reflourir la discipline ecclésiastique. De sages règlements appliquèrent les clercs à l'étude des sciences sacrées ainsi qu'à la prédication des vérités saintes. La réforme fit de rapides progrès ; non sans exciter parfois quelque opposition là où l'on s'y attendait le moins.

Les libéraux se déclarèrent scandalisés de voir les prêtres ainsi asservis ; mais l'archevêque de Quito leur répondit à bon droit : "L'Eglise est libre, quand ses ministres peuvent exercer sans contradiction les pouvoirs qu'ils tiennent de Jésus-Christ. Or, tel est précisément, depuis le concordat, l'état de l'Eglise à l'Equateur. . . . Et l'on abuse du langage quand on appelle ce régime un régime d'oppression. . . ."

Du prêtre qui répand la bonne semence et du soldat qui garde le champ de la patrie, les services sont également nécessaires. Jusqu'alors la milice de l'Equateur, trop souvent commandée par des hommes voués à la Révolution, se distinguait par son libertinage, son mépris absolu des institutions, ses violences effrénées. Le président entreprit une réorganisation radicale de l'armée.

Cette armée, d'un effectif très restreint, il la voulait forte, disciplinée, morale, instruite, pleine d'abnégation et de patriotisme. Pour

la former aux vertus militaires ainsi qu'au maniement des armes, son premier soin fut de la pourvoir d'officiers capables et dévoués. Pour maintenir chez les soldats la piété et la vertu que leurs parents leur avaient enseignées, il fit instituer par le Pape une aumônerie militaire en règle. Outre les exercices pieux de chaque semaine, une retraite spéciale était prêchée chaque année à ces soldats chrétiens, qui se faisaient un plaisir et un devoir d'en profiter.

Restait à créer les magistrats pour compléter la série des agents civilisateurs. Les codes étaient incomplets ou injustes ; il entreprit la tâche immense de les conformer au droit naturel et canonique, et d'en combler les lacunes. Vint ensuite l'épuration des juges plus nécessaire encore que celle des lois. Trop souvent on ne rendait point les arrêts, on les vendait au plus offrant. Dans les juridictions supérieures la politique révolutionnaire ou la franc-maçonnerie dictait les jugements.

Garcia Moreno s'occupa de cette réforme de la magistrature avec tout le soin imaginable. Il exigeait des candidats aux grades une étude sérieuse du droit ; il écartait les incapables ou les indignes ; il surveillait les moindres infractions et les punissait avec une inexorable sévérité. Non seulement il exigeait des magistrats l'intégrité professionnelle, mais surveillait leur conduite morale, il ne tolérait aucun désordre capable de diminuer leur prestige ou d'entacher leur honorabilité.

Dans la pensée du président, la réforme des lois et de la magistrature devait aboutir à la réforme des mœurs. Grâce aux nouvelles dispositions du code, le gouvernement réussit, en effet, à extirper du pays les vices dégradants, tels que la prostitution, le concubinage et l'ivrognerie.

Ainsi l'Equateur se trouva en possession des biens fondamentaux, religion, justice, moralité, d'où résultent l'ordre et la paix.

§ 5. *L'Instruction publique.* (1869-1875).

L'instruction publique n'existait dans l'Equateur, avant Garcia Moreno, qu'à l'état rudimentaire. Depuis un quart de siècle les salles de l'université et des collèges recevaient non des étudiants, mais des soldats.

Préoccupé de relever le niveau moral et intellectuel du peuple, Garcia Moreno travailla d'abord à réformer l'instruction primaire, triste apanage d'un très petit nombre d'enfants, qui végétaient dans des écoles mal organisées et plus mal dirigées. Dès sa première prési-

dans il avait posé les bases d'une rénovation complète, en appelant à l'Equateur différentes congrégations enseignantes, qu'il installa dans les grandes villes, pour y fonder des écoles gratuites et libres.

Au congrès de 1871, le message dévoila son plan tout entier. "Aussi longtemps, disait-il, que l'instruction primaire dépendra des conseils académiques de province pour le choix de l'instituteur, et des municipalités pour les dotations, on verra beaucoup de paroisses privées d'écoles sous un coupable prétexte d'économie."

La loi qu'il fit voter par le congrès réveilla les plus indolents. En peu de temps l'instruction primaire, pour laquelle le président dépensait annuellement plus de 100,000 piastres, prospéra d'une manière admirable. Le chiffre des élèves fréquentant l'école, qui était de 13,000 en 1865, monta à 32,000 en 1875. Quant au programme des études, on adopta celui de nos congrégations enseignantes. Garcia Moreno eut préféré mille fois laisser l'enfant dans l'ignorance que de lui apprendre à vivre sans Dieu.

Toutefois il savait que si l'instruction primaire élève les masses populaires, c'est l'instruction secondaire qui forme les classes dirigeantes. Aussi, dès qu'il eut pris les rênes du gouvernement, le président voulut-il réorganiser sur une base solide les quelques mauvais collèges de l'Equateur. Il demanda pour cela le concours des Jésuites, auxquels il avait rouvert une première fois la porte du pays dix ans auparavant et que la révolution en avait expulsés. Sur sa proposition, le congrès autorisa la Compagnie de Jésus à fonder des collèges dans tout l'Equateur, avec liberté pleine et entière de suivre leurs méthodes traditionnelles.

Bientôt l'enseignement secondaire prit un grand essor. Plus heureux qu'en France, où ils sont obligés de se conformer aux exigences idiotes du baccalauréat universitaire, les Jésuites de l'Equateur donnaient aux études littéraires et philosophiques la part qui leur revient dans la formation de l'intelligence et du cœur.

Le président n'oubliait pas que les jeunes filles appartenant aux classes supérieures de la société, réclamaient, comme leurs frères, une instruction en rapport avec leur position. Garcia Moreno fit appel aux congrégations. Les dames du Sacré-Cœur établirent, à Quito et dans plusieurs autres villes, des pensionnats qui ne tardèrent pas à devenir florissants.

Pour ne point l'exposer aux ravages d'une science impie et corruptrice, Garcia Moreno comprit que la religion devait présider à l'enseignement supérieur, plus encore qu'à celui des collèges et des

écoles. Il fonda une Université catholique. Au sommet des facultés présidait la théologie de l'Ange de l'école. La faculté de droit fut réorganisée sur des principes absolument catholiques. Celle des sciences, il fallut la créer de toutes pièces; elle devint bientôt un centre d'enseignement et capable de rivaliser avec les meilleures institutions de l'Europe.

Pour organiser la faculté de médecine, Garcia Moreno obtint de l'école de Montpellier deux excellents professeurs, l'un de chirurgie, l'autre d'anatomie qu'il fournit de tous les appareils et instruments nécessaires à l'étude des différentes parties de la science médicale.

Un observatoire monumental allait s'ajouter à tout le reste et semblait destiné à devenir le premier du monde par sa position à 3000 mètres au-dessus du niveau de la mer, l'admirable pureté du ciel et la transparence de l'air, sa situation sous la ligne équinoxiale, dans un climat sain et délicieux où l'on jouit d'un printemps éternel. Déjà tous les préparatifs étaient faits et le P. Menteu, l'illustre associé du P. Secchi à l'observatoire romain, allait s'y installer, quand le crime du 6 août 1875 fit disparaître le fondateur, et replongea le pays dans le chaos primitif.

§ 6. *Œuvres de charité (1869-1875).*

En Garcia Moreno le cœur était à la hauteur de l'intelligence. Aussi ses œuvres de charité furent-elles plus admirables peut-être que ses œuvres d'enseignement.

Les enfants privés des soins de la famille excitèrent d'abord sa sollicitude; il fonda pour les secourir, deux orphelinats à Quito, et les confia aux sœurs de la Charité et de la Providence.

Une autre classe d'infortunées, les filles de mauvaise vie, appela bientôt son attention. Il établit dans la capitale un refuge dirigé par les sœurs du Bon-Pasteur.

Les prisons à leur tour réclamaient une réforme. La réforme de Garcia Moreno fut, comme toutes les autres, basée sur la religion. Ils se procura deux hommes unis de cœur, capables d'appliquer ses idées: un aumônier pieux et dévoué, et un directeur joignant l'intelligence à l'énergie. Dès lors tout changea de face et les prisonniers eux-mêmes bénirent l'homme d'Etat qui s'était abaissé jusqu'à leur misère.

Il y avait à Quito un grand hôpital, connu sous le nom d'hôpital de Saint-Jean de Dieu, où l'on renfermait 300 malades, un refuge

pour les lépreux et un asile d'aliénés. Ces établissements étaient administrés par des spéculateurs et des mercenaires qui ne rougissaient pas de s'enrichir aux dépens des malheureux. Garcia Moreno n'eut de repos qu'il n'eût fait bénéficier ces pauvres gens des secours que la religion leur a ménagés : il leur donna des sœurs de la Charité pour les soigner et panser les plaies de l'âme aussi bien que celles du corps. Sous la haute direction des admirables filles de Saint Vincent de Paul toutes ces maisons devinrent des établissements modèles.

Du reste la charité de Garcia Moreno s'étendait à tous les pauvres sans exception et surtout aux misères cachées. A sa mort on s'aperçut qu'il avait consacré tous ses appointements à des œuvres de charité. La femme d'Urbina, son plus mortel ennemi, recevait du président une subvention mensuelle. Qui n'admirerait une générosité si grande, si digne d'un chrétien d'élite !

§ 7. *Les missions : (1869-1875.)*

Par delà les Cordillères et le versant oriental des grands prés neigeux, s'étend une immense plaine de 12,000 lieues carrées. Dans ce territoire vivent 200,000 Indiens sauvages, presque tous nomades.

Au siècle dernier, pénétrant dans ces régions lointaines, les Jésuites y avaient implanté, comme au Paraguay, une véritable civilisation et transformé ces tribus sauvages en chrétientés, dignes de la primitive Eglise. Mais les Jésuites avaient été chassés et les Indiens avaient quitté leurs villages pour reprendre leurs habitudes et leurs superstitions traditionnelles.

Dès 1862, Garcia Moreno conçut le dessein de tenter à nouveau l'évangélisation du Napo. C'est pourquoi, dans son traité avec la Compagnie de Jésus, il assignait un double but aux religieux : fonder des collèges à l'intérieur, et des missions dans la province d'Orient.

En 1864, le P. Pizarro, nommé vicaire apostolique, évangélisait avec ses missionnaires les bords du Napo, lorsque des révolutionnaires condamnés à la déportation firent invasion dans ce pays, enchaînèrent les missionnaires et les emmenèrent au Pérou après avoir dévasté leurs œuvres. Lors de sa rentrée au pouvoir, en 1870, Garcia Moreno les rétablit dans leurs travaux. Deux ans après, la mission du Napo comptait déjà une vingtaine de villages et près de 10,000 chrétiens. Quand Garcia Moreno disparut, missionnaires et réductions disparurent avec lui.

Mais ce n'était pas seulement les Sauvages qui avaient besoin de missionnaires. A cause du petit nombre de prêtres, l'indifférence des fidèles dans les villes et les campagnes étaient par fois bien grande, Garcia Moreno fit appel aux Rédemptoristes et obtint deux colonies de ces missionnaires dévoués, l'une pour Cuenca et l'autre pour Riobamba. Les fruits de leur ministère furent consolants au dernier point. Garcia Moreno bénissait Dieu du prodigieux changement dont il était le promoteur et le témoin. En juin 1877 il écrivait à un ami : " Dieu nous a bénis, car le pays progresse véritablement. Partout se manifeste la réforme des mœurs, grâce aux religieux qui aident nos bons prêtres, eux-mêmes pleins de zèle. . . . Dans notre jeunesse, on comptait ceux qui remplissaient leurs devoirs religieux ; aujourd'hui l'on compte ceux qui les négligent. D'autre part, le progrès matériel est non moins admirable. On dirait vraiment que Dieu nous soulève de sa main, comme fait un tendre père pour son enfant quand il l'aide à essayer ses premiers pas."

§ 8. *Travaux et finances* (1869-1875.)

L'Equateur avait vécu de tout temps dans la pauvreté. L'indolence des habitants en était une cause ; mais il faut avouer aussi que jamais gouvernement ne se préoccupa de les stimuler au travail. Espagnols et révolutionnaires avaient rivalisé de zèle pour s'engraisser des sueurs du peuple, ce qui ne l'encourageait guère à faire beaucoup de besogne. Une autre raison pour laquelle l'agriculture et l'industrie, ces deux sources de richesse, ne pouvaient prospérer à l'Equateur, c'était l'absence totale des voies de communication et, par suite, l'impossibilité des transports et des échanges.

Pour tirer son pays de cet état de prostration, Garcia Moreno entreprit de relier le plateau des Andes au reste du monde par une voie carrossable allant de Quito à Guayaquil. C'était un travail d'Hercule et de nouvelles difficultés se présentaient à chaque pas. Mais les difficultés ne faisaient que stimuler le zèle de Garcia Moreno. Commencé en 1862, la route fut achevée en 1872, au moins dans ses parties principales, et, le 23 avril 1873, la compagnie générale des transports inaugura sur la route nationale deux diligences nouvellement construites.

Cette route grandiose qui, à elle seule, suffirait pour immortaliser son auteur, ne l'avait pas empêché d'en ouvrir simultanément quatre autres dans les paroisses du nord et du sud. Par ces cinq grandes artères, les villes et les provinces, reliées entre elles, entraînaient

en communication avec la capitale, le port de Guayaquil, les Etats américains et les nations européennes. Il s'ensuivit immédiatement un mouvement considérable dans le pays. L'Equateur se réveillait d'un sommeil qui avait duré mille ans.

On se demande où Garcia Moreno trouvait l'argent pour faire face à de pareilles dépenses, et cela tout en réduisant certaines contributions et en abolissant complètement d'autres.

Jusqu'alors le maigre budget de l'Equateur était surtout dévoré par les insurrections. Le premier moyen employé par Garcia Moreno pour relever ses finances fut de clore l'ère des révolutions. Le second fut de vivre en paix avec ses voisins et, par suite, de se passer d'armée permanente. Le troisième fut d'épurer l'administration, de débrouiller le chaos de la dette publique, d'établir une Cour de comptes qui mit un terme aux filouteries et aux déprédations des employés.

La politique chrétienne engendra une source de revenus plus abondante encore : le travail producteur et le mouvement commercial. Rien de plus éloquent que le tableau comparatif des recettes de l'Etat durant ces vingt dernières années ; d'un million de piastres en 1855, le chiffre monta à trois millions en 1875. Les ennemis les plus acharnés de Garcia Moreno ne purent qu'être émerveillés d'un pareil résultat.

§ 9. *L'homme.*

Avant de raconter le lugubre drame qui interrompit le cours des œuvres dont nous venons d'esquisser le tableau, nos lecteurs nous sauront gré d'attirer un instant leur attention sur les vertus intimes de Garcia Moreno.

Son intelligence, aussi vaste que pénétrante, embrassait d'un coup d'œil les complications des affaires et les raisons les plus capables d'influencer ces décisions. Ce don précieux, joint à l'étude approfondie des questions gouvernementales, imprimait à ses résolutions ce cachet de brusque soudaineté qui effrayait parfois ses meilleurs amis.

On lui a reproché certains actes de dictature dans des circonstances où la sûreté de l'Etat, gravement compromise, exigeait la répression sévère de criminels endurcis. Après avoir vu Louis XVI sur l'échafaud, Pie IX à Gaëte, peut-on, sans démenche, vanter le système des concessions ?

Malgré son caractère supérieur et ses talents hors ligne, Garcia

Moreno sut rester humble et, comme tous les grands cœurs, il savait reconnaître ses torts et les réparer courageusement. Jamais il ne se prévalut de ses œuvres, qui cependant excitaient l'admiration du monde entier.

La volupté n'a jamais eu prise sur son cœur. Il traitait son corps comme un esclave, ou plutôt comme une bête de somme dont la fonction est d'exécuter les ordres de l'âme, sa maîtresse. Au travail et à la fatigue s'ajoutait la plus rigide sobriété.

Il possédait à un haut degré la vertu morale de force. Son énergie naturelle s'était développée par des actes de courage inouïs. Les batailles, les révolutions, les complots journaliers de ses ennemis lui firent envisager la mort comme un événement auquel il fallait s'attendre à chaque instant. La grâce divine, en pénétrant chaque jour plus avant dans son âme si profondément chrétienne, la trempa plus fortement encore : non seulement il ne craignait plus la mort, mais comme les saints, comme les martyrs, il la désira.

Son amour de la justice fut plus admirable encore. Il aurait donné mille vies pour sauver ou venger les droits de Dieu. Vis-à-vis des hommes, rien ne put le faire départir jamais des lois de la plus stricte équité. Son respect du droit était tellement connu de tous que les faibles opprimés préféraient soumettre leurs différends à son arbitrage que de recourir aux tribunaux. Forcés de rendre hommage à sa justice, ses ennemis lui ont reproché d'avoir outré ce sentiment jusqu'à se montrer inexorable. Le fait est qu'il péchait plutôt par excès de clémence.

L'amour des malheureux était chez lui une vraie passion. Avec ses amis il se montrait toujours simple, expansif, enjoué même, tout en conservant une certaine dignité. Mais c'est surtout dans l'intérieur de sa famille que la tendresse de son âme s'épanchait toute entière. Sa femme, pour laquelle il n'avait aucun secret, partageait ses joies et ses tristesses. Quand Dieu lui ravit sa petite fille, cet homme, en apparence si rude et si austère, parut inconsolable. Sa tendresse alors se concentra sur son fils, qu'il éleva néanmoins sans faiblesse, dans l'amour de Dieu et du devoir. Dieu lui conserva sa mère jusqu'à l'âge de 94 ans, et toujours il professa pour elle la même tendresse et la même vénération.

(A suivre.)